

**Bonn
met au point
un plan de relance**

LIRE PAGE 18

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

1,50 F

Algérie, 1,20 DA; Maroc, 1,50 dir.; Tunisie, 1,20 m.u.; Allemagne, 1 DM; Autriche, 11 sch.; Belgique, 13 fr.; Canada, 6 \$; Danemark, 3,50 kr.; Espagne, 16 pes.; États-Unis, 20 c.; France, 20 fr.; Grèce, 340 dr.; Italie, 200 L.; Japon, 175 ¥; Luxembourg, 13 fr.; Norvège, 2,75 kr.; Pays-Bas, 1 fl.; Portugal, 15 esc.; Suède, 2,25 kr.; Suisse, 1 fr.; U.S.A., 65 cts; Yougoslavie, 10 d. din.

Tarif des abonnements page 15

5, RUE DES ITALIENS

75001 PARIS - CEDEX 09

C.C.P. 439-23 Paris

Tél. Paris 27 89 67 2

Tél. : 246-72-23

MOZAMBIQUE

Le président Machel dénonce la politique occidentale en Afrique devant M. de Guiringaud

Excès de langage

Diplomate blanc sous le harnais et habillé de ne s'émouvoir de rien, M. de Guiringaud a besoin de toutes ses qualités dans le voyage en Afrique de l'Est qui, après Nairobi, Lusaka et Harare, le conduit maintenant à Dar-es-Salaam. M. Samora Machel, président du Mozambique, a en effet accueilli mercredi son hôte français par une diatribe contre l'Occident, qui, « y compris la France », accorderait son appui à la « guerre d'extermination » menée par Pretoria contre les Noirs sud-africains et les nationalistes de Namibie. L'Occident est du côté du crime », a conclu dans un vigoureux raccourci, le chef de l'Etat mozambicain, avant d'adopter un ton plus amène pour inviter son hôte à « oublier le passé » et à établir des « relations nouvelles ».

A ses étapes précédentes, M. de Guiringaud s'était entendu serrer — en termes moins virulents — de mener une politique africaine « ambiguë » et de ne pas accorder ses actes à ses paroles. Courtoise ou non, la critique montre la profondeur des rancœurs soulevées par la politique française en Afrique australe.

Il n'y a guère que le conflit israélo-arabe pour susciter des prises de position aussi vives. M. Begin vient, pour sa part, d'accuser Paris d'avoir « abandonné les chrétiens libanais » pour se « gagner les faveurs des marchands de pétrole ». Lorsqu'une communauté se croit, à tort ou à raison, menacée dans son droit à exister ou en butte à une discrimination d'ordre racial, elle ne mesure plus l'expression de son angoisse ou de sa colère.

Même adressés par quelques bonnes paroles, les propos de M. Samora Machel sont bien évidemment inacceptables, et si le général de Gaulle, si susceptible sur les égarés dus à la France, était encore à l'Elysée il eût sans doute rappelé avec éclat son ministre malmené. C'est été, au demeurant, fort fâcheux pour une mission utile dans cette Afrique anglophone où la France est mal connue, en grande partie par sa faute, et où il fallait bien, au risque de se faire échauffer les oreilles, expliquer sa position, comme le fait M. de Guiringaud, avec une sérénité digne d'Éloïse.

Aux prises avec une situation économique et intérieure très difficile, bien en peine d'appliquer à un pays ruiné par le départ massif des Portugais les recettes présumées magiques du « socialisme scientifique », M. Samora Machel est directement menacé par les incursions de l'armée rhodésienne. Sa brutale franchise envers ceux qu'il soupçonne, à tort ou à raison, de sympathie envers ses ennemis a donc quelques excuses. S'il n'est pas, comme l'assure le président mozambicain dans un bel élan rhétorique, « du côté du crime », l'Occident a trop longtemps traité par le mépris la lutte de ceux qui tentent de secouer la pesante colonisation portugaise.

Toutefois, pour ce qui est de l'Afrique australe, il est évident que les États-Unis et l'Europe ont enfin commencé — mieux vaut tard que jamais — à faire amende honorable. De plus en plus inquiet, le premier ministre sud-africain, M. Vorster, vient d'accuser le président Carter de préparer « le chaos et l'anarchie » dans son pays pour « se gagner les faveurs des États noirs ». En Rhodésie, M. Smith n'a plus d'alliés — et n'en eût jamais à Paris — dans l'aberrante et scandaleuse entreprise qui consiste à vouloir faire gouverner — à un contre vingt — un pays africain par une minorité de colons, de surcroît rebelles à l'égard de leur patrie d'origine. Les excès de langage de M. Machel trahissent bien l'immense cette situation et ne devraient pas peser sur le dialogue entre Paris et Maputo.

Poursuivant son voyage en Afrique orientale, M. de Guiringaud quitte, ce jeudi 18 août, le Mozambique pour la Tanzanie. Au début de son entretien avec le ministre des affaires étrangères, le président Machel s'est livré à une violente attaque contre la « criminelle » politique africaine de l'Occident. Il s'est toutefois félicité que la France « ait pris l'initiative de reconnaître une période d'erreurs » et a souhaité établir avec Paris des « relations nouvelles ».

De notre envoyé spécial

Maputo. — « Correcto, monsieur le ministre français. » M. Samora Machel, président du Mozambique, petit homme électrique, tressautant sur son canapé dans le mélancolique palais où siègeait, il y a à peine plus de deux ans, le dernier gouverneur portugais, interrompit M. de Guiringaud. Le ministre des affaires étrangères achevait d'expliquer une fois de plus que la France, ayant achevé sa décolonisation en Afrique, entendait renforcer ses liens avec l'ensemble du continent. Le verbe haut, soulignant ses paroles de gestes catégoriques, M. Machel se lança alors dans un réquisitoire contre la politique passée — et peut-être présente — à l'égard du tiers-monde, « l'Occident auquel la France appartient ».

MAURICE DELARUE.

(Lire la suite page 4.)

CAMBODGE

La tension ne cesse de croître avec la Thaïlande et le Vietnam

Depuis plusieurs semaines, des engagements armés opposent le Cambodge à deux de ses voisins : la Thaïlande et le Vietnam. Les escarmouches sont quasi quotidiennes à la frontière thaïlando-cambodgienne où, mardi 16 août, un groupe d'attachés militaires étrangers en visite a essuyé les tirs des batteries des Khmers rouges.

Le radio de Phnom-Penh, d'autre part, a exhorté, il y a peu de temps, la population du nouveau Cambodge à lutter « contre tous les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur », faisant allusion notamment aux Vietnamiens.

Des conflits de souveraineté ne sont pas, semble-t-il, la seule cause de cette tension.

De notre correspondant

Bangkok. — Plusieurs bulletins et commentaires diffusés par Radio-Phnom-Penh depuis le début de cette semaine indiquent clairement que les tensions aux frontières du Cambodge persistent et qu'elles ne sont pas limitées aux seules régions d'Aranyaprathet, en Thaïlande, et de Chau-phu, dans la région vietnamienne du delta du Mékong.

Dimanche soir 14 août, le radio khmère a annoncé que « l'armée révolutionnaire, dans le secteur de Kham-Tiong, Rattanakiri, pour suit, dans la nouvelle phase révolutionnaire de défense nationale et de reconstruction, la tradition de la lutte résolue et courageuse pour défendre la frontière par tous les moyens ».

La région de Rattanakiri est une zone de jungle à très faible densité démographique. La province était jusqu'en 1975 essentiellement peuplée par des minorités ethniques dont on retrouve certaines « tribus » de l'autre côté de la frontière vietnamienne. Une des toutes premières provinces « libérées » par les Khmers rouges après le renversement du prince Sihanouk, en mai 1970, Rattanakiri a servi de voie d'infiltration aux Nord-

« l'ennemi extérieur »

Les Khmers ont toutefois paru les accorder, dans deux bulletins de Radio Phnom-Penh diffusés fin juillet et début août. Le premier exhortait les habitants de la province de Rattanakiri à « lutter contre tous les ennemis, qu'ils soient de l'intérieur ou de l'extérieur ». Plus précis, celui du 7 août demandait « aux paysans et aux forces révolutionnaires de la province d'arrêter la mainmise des ennemis extérieurs sur les richesses et des biens cambodgiens ». Etait mentionnée la situation de cette province, à l'est du pays, « l'ennemi extérieur » ne pouvait être que vietnamien.

D'autre part, au début de cette semaine, le radio khmère a précisé le rôle des forces révolutionnaires de l'arrondissement de Khao Chey, dans la province de Prey Veng, qui « ont reçu récemment la mission de défendre notre terre sacrée ».

ROLAND-PIERRE PARINGAUX.

(Lire la suite page 3.)

ISRAËL

Washington critique la création de nouvelles colonies en Cisjordanie

La décision du gouvernement israélien de créer trois nouvelles colonies de peuplement juives en Cisjordanie a été critiquée par le porte-parole du département d'Etat, qui l'a qualifiée d'« obstacle à la paix au Proche-Orient ».

A Beyrouth, un représentant de l'O.L.P. a déclaré qu'il s'agissait là d'une preuve supplémentaire du « refus d'Israël de se retirer des territoires occupés et de sa détermination de s'opposer à tout effort de paix ». A Moscou, l'agence Tass note, pour sa part, « que l'activité d'Israël en vue d'annexer les territoires occupés est devenue plus intense après la tournée de M. Vance, ce qui semble indiquer que Washington a exprimé son soutien à la ligne politique adoptée par Israël ».

Le président Carter a adressé mercredi des messages personnels à M. Begin et au président Assad, qui, selon certaines informations, constitueraient des appels à la modération en ce qui concerne la Cisjordanie. (Lire nos informations page 3.)

De notre correspondant

Jérusalem. — Le gouvernement de M. Begin a, une fois de plus, mercredi 17 août, surpris et inquiété. Trois colonies de peuplement israélien seront créées « au-delà de la ligne de démarcation de 1967 », donc en Cisjordanie.

Après l'émotion provoquée aux États-Unis par la légalisation de trois points de « colonisation sauvage » le mois dernier, on s'attendait au contraire des Américains après la décision de mercredi. M. Begin n'avait-il pas promis au président Carter, à en croire les journalistes qui avaient suivi sa visite aux États-Unis, de ne créer aucun nouvel établissement dans les territoires occupés jusqu'à la conférence de Genève ? La légalisation des trois colonies « sauvages » avait été justifiée en indiquant qu'il ne s'agissait pas d'implantations nouvelles. Mercredi 17 août, c'est bien de nouveaux établissements, ruraux ou urbains, qu'il s'agit.

Pour atténuer ce que cette décision pourrait avoir de provoquant, tant envers les Américains qu'envers les éventuels interlocuteurs arabes, on affirme à Jérusalem qu'il ne s'agit que de l'application d'une mesure prise le 15 avril 1977, donc par le gouvernement précédent.

Les trois colonies dont la création avait été décidée par une commission interministérielle présidée par M. Israël Galili seront situées à très courte distance, de 5 à 10 kilomètres, des lignes de 1967 et entrent dans les limites du plan Allon.

Le premier point est situé à Tsur-Nathan, non loin de Betah-Tikva, sur l'ancienne ligne de démarcation entre Israël et la Cisjordanie ; le deuxième à Néro-Horon, au pied des monts de Judée, et le troisième à Yatir, au sud de Hébron.

Une « profonde déception »

L'organe travailliste *Davar*, porte-parole de l'opposition, annonce en gros caractères, dans son titre principal de ce jeudi, que les États-Unis ont éprouvé une « profonde déception », tandis que l'indépendant *Haretz* indique que l'ambassadeur américain aurait été seulement chargé de « démentir » les « déclarations ». Pour la radio nationale, l'ambassadeur Lewis Informerait Jérusalem de l'opposition de son gouvernement à toute nouvelle implantation dans les territoires occupés.

ANDRÉ SCAMAMA.

POUR UNE GAUCHE QUI DURE...

M. Georges Marchais a pris la plume pour répondre, jeudi 18 août, dans l'Unité, aux déclarations de M. François Mitterrand, président de la République, sur le thème « la gauche durable ». Le secrétaire général du P.C. souligne l'ampleur du travail de mise à jour déjà réalisé et la portée des divergences qui subsistent pour prouver la nécessité et l'importance du « débat démocratique » engagé et qui, assure-t-il, sera poursuivi.

Au-delà de tous les bavardages qui ont entouré les travaux d'actualisation du programme commun — et il ne sont pas signes de sérieux — au sein des polémiques par quoi les partis politiques soignent leurs nerfs et montrent leurs muscles, il reste l'essentiel : le programme commun sera achevé en septembre ou en octobre. Aucun des trois partis de gauche ne peut ni devant l'opinion publique ni devant ses militants, plus unitaires que ne le sont les États-majors, prendre le risque d'une rupture. Aucune des divergences non encore résolues n'est si décisive qu'elle oblige à l'échec.

AU JOUR LE JOUR

Rois et idoles

Le deuil national aux États-Unis pour John F. Kennedy, pourquoi pas ? Il n'y a que les Républiques qui savent honorer les rois. Quand Felt, qui est le roi du football comme John F. Kennedy fut celui du rock, mourra, on mettra sans doute les drapeaux en berne sur tous les stades du monde.

C'est un fait que les hommes et les femmes semblent avoir besoin d'idoles. Sans doute veut-il mieux que ce culte s'adresse à une voie ou à un coup de pied qu'au bras tendu, à la mèche agressive, au menton avantageux ou à la moustache en brousse d'un dictateur.

ROBERT ESCARPIT.

par
JEAN-DENIS BREDIN (*)

Il est donc très vraisemblable que la gauche aura à cœur de renouveler son programme commun. Et il est probable qu'elle gagnera les élections. On voit les circonstances qui pourraient briser un congrès sans délai. Ainsi la droite se consolerait-elle, s'organiserait-elle, dans le projet d'une « courte gauche », chez les autres vagues espérances.

Le risque que court la gauche est qu'elle-même inscrive son gouvernement dans cette perspective.

(Lire la suite page 4.)

européennes, cantonales, sénatoriales, présidentielles. Chacune ne peut suffire à censurer la gauche. Sera-t-il même besoin de tant attendre ?

En quelques mois, la gauche pourrait avoir accompli les mécontentements et mis la France au bord de la faillite : alors, les Français sauront bien lui signifier un congrès sans délai. Ainsi la droite se consolerait-elle, s'organiserait-elle, dans le projet d'une « courte gauche », chez les autres vagues espérances.

Le risque que court la gauche est qu'elle-même inscrive son gouvernement dans cette perspective.

(Lire la suite page 4.)

CONTRE-CULTURE

Les derniers desperados

Le désespoir est comme la mémoire : un tonneau des Dérivés. On croit en toucher le fond. Il y a toujours un degré de plus dans la désescalade.

La littérature se nourrit à ces deux sources. Et à chaque étape de son enfoncement, dans les vertiges de nos profondeurs, elle fait de nouvelles découvertes. Elle s'enrichit.

« Toujours plus de réalisme » pourrait être une de ses devises. Après Céline, après Miller, après Burroughs, Kérouac, on pouvait croire qu'il n'était pas possible d'aller plus loin dans la sincérité, dans le désespoir, dans l'obscurité, dans la provocation féroce ou joyeuse, et dans l'affabulation qui les transmute.

Bukowsky va plus loin. Ce postier quinquagénaire et buveur de bière chante avec délectation les délires corrompus d'un monde souterrain, celui de l'underground.

américain, un monde de dégoût, de l'essence, de la dérive, hallucinée, en marge des romans, des romans, des romans.

Mais les fantasmes d'une époque, ses fonctions, ses hantises, ne peuvent se dissocier du tissu social où ils s'insèrent, dont ils émanent.

« Las Vegas parano », de Hunter S. Thompson, traduit le désarroi d'une Amérique déboussolée, vœux de ses rêves et de ses prestiges, cherchant dans la drogue et la paranoïa, le narcissisme exacerbé, dans le loup, la déraison et le lyrisme grimé de nouveaux ancrages ou de provisoires refuges. C'est l'Amérique de Nixon, du Watergate et de la fin boueuse de la guerre du Vietnam, qui ne sera peut-être pas celle de Carter.

Car la littérature n'exprime le plus souvent, avec le plus de force, que ce qui a été. Elle est plus incertaine sur ce qui est et plus aventureuse sur ce qui sera.

Les Rolling Stones, dont Robert Greenfield raconte l'odyssée, le « nouveau journalisme », dont Thompson et Bukowski s'inspirent, après Mailer, Capote et Thomas Wolfe, n'est-ce pas déjà du passé ? Comme le sont ces « blousons noirs », ces bandes de « louards », qui sont les ongles aux figures peintes du premier roman d'un jeune écrivain banlieusard, Christian Louis : « Samedi soir, banlieue de mes rêves ».

Les « punks » succèdent aux hippies. La « contre-culture » n'en finit pas d'assujettir ses masques sur l'éternel visage de son inadaptation à vivre.

PAUL MORELLE.

(Voir « le Monde des livres », page 11.)

J. DELMAS

13, rue de l'Odéon, Paris 6° - Tél. 325.08.32

Robert MAZARS

BÉNÉFICER DANS L'ENTREPRISE

74F

Louis GAVAULT

GESTION DES STOCKS

98F

A. MALIGNAC

TRAVAIL TEMPORAIRE

68F

Louis BROET

FISCALITÉ IMMOBILIÈRE

148F

"Ce qu'il vous faut savoir"

AMÉRIQUES

Haiti, terre sans pain

II. — Une République masquée

De notre envoyé spécial JEAN-PIERRE CLERC

En Haïti, l'un des pays les plus pauvres de la planète, la disette — chronique dans les campagnes — est cette année, devenue famine en certains points du territoire. Plusieurs milliers de personnes en sont déjà mortes, dans le silence à peu près général. (« Le Monde » du 18 août.)

Port-au-Prince. — « Cher monsieur, vous découvrez la Lune ! La situation alimentaire en Haïti s'est sans doute dégradée en 1977, la dernière sécheresse ayant été beaucoup plus forte que d'ordinaire. Mais, toutes ces précédentes années, déjà, la pénurie avait provoqué des morts. L'élément nouveau, c'est que le gouvernement a accepté que la presse en parle. D'autre part, il a décidé de prendre le problème à bras-armée en créant un Comité d'action pour les régions dévastées (C.A.R.D.), chargé de coordonner les efforts nationaux et internationaux de secours d'urgence. Il serait injuste que ces bonnes intentions se retournent contre lui », nous explique un partisan du président Jean-Claude Duvalier. La famine est une « sale affaire » pour le gouvernement.

Celui-ci — ou plutôt son prédécesseur, puisqu'un remaniement a eu lieu le 28 mai — sortait à peine d'une crise humanitaire moins douloureuse, mais beaucoup plus spectaculaire, car c'est la capitale qui en avait été affectée : deux mois de restrictions draconiennes d'eau et d'électricité (le Monde du 4 mai). Ces mesures — conséquences de la sécheresse — ont frappé tout le pays — avaient désorganisé la vie économique et quotidienne des Port-au-Princiens. Pour un régime dont certains éléments avaient, apparemment, compris la nécessité de se mettre au travail, l'attente de remonter une pente allégrement descendue durant quinze années, ces coups successifs sont durs.

Une succession de tyrannies

Evident d'efforts simplificateurs, Haïti ne semble, long de son histoire, n'avoir quitté un masque que pour, aussitôt, en revêtir un autre. La « perle des Antilles », la plus prospère des colonies de la couronne française, qu'était-ce sinon le masque de l'exploitation de six cent mille esclaves noirs par quelques milliers de colons blancs et quelques dizaines de milliers de mulâtres ? La première république noire du monde : tel fut le nom donné — après le « Dieu-Bien-Phu » caribbe infligé aux troupes napoléoniennes à Vertières et l'indépendance, consécutive, de 1804 — à l'une des plus étonnantes successions de tyrannies qu'il connues le monde contemporain, avec pas moins de neuf chefs d'Etat « à vie », dont le grand Toussaint Louverture lui-même. Et le « libéral » Pétion.

« Tontons maconnes », répression, expédition, obédience, présence du visage sévère du « nègre de génie » — comme il aimait qu'on le désigne, — plus de six ans après la mort de Papa Doc, le masque du « duvaliérisme » continue de coller à la peau de cette nation infortunée. Rend-il, aujourd'hui, encore, totalement compte de la réalité d'un pays de cinq millions d'hommes, courageusement accrochés à l'une des terres les plus ingrates de la planète — paysans à l'œuvre à la pelle qu'ils trouvent encore, à défaut de pain quotidien, la force de rire de leur sort et d'aider un voisin plus malheureux ?

Sérieusement satisfait, peut-être, d'avoir sous la main au cœur de l'hémisphère occidental la démonstration caricaturale de ce que peuvent faire des tyrannies, le mot n'est, ici, nullement péjoratif — lorsqu'il est appliqué à eux-mêmes, l'opinion publique européenne, et surtout américaine, s'est-elle donnée la peine de chercher à comprendre ce qui se passait en Haïti ? Mais à quel caricaturer, n'insulte-t-on pas, par-delà le tyran, le peuple qui a été gouverné ? Duvalier est ce que nous savons. Mais c'est non problème, pas le nôtre, nous lançait avec hauteur ce brillant intellectuel haïtien renfermé à Port-au-Prince après un long exil.

Lorsque le docteur François Duvalier est élu président en 1957, la signification politique de l'événement n'a pas échappé aux centaines de milliers de paysans et d'habitants des quartiers désertés de Port-au-Prince : les Noirs, qui représentent plus de 80 % de la population de la République, savent que c'est un des leurs qui vient d'accéder au pouvoir, après un siècle et demi de domination de la minorité mulâtre.

Support historique de cette aristocratie, l'armée accepte l'élection que parce qu'elle espère bien continuer à tirer les ficelles en coulisse. L'Église catholique — autre puissance traditionnelle — s'inquiète de l'ascension d'un homme qui a flirté avec le marxisme, qui dans la mouvance du docteur Price-Mars et du « bureau d'ethnologie » du grand écrivain Jacques Roumain, s'est beaucoup intéressé au vaudou ; et qui précède une sorte de « pouvoir noir », alors que l'épiscopat et une partie du clergé sont... bretons. La bourgeoisie mulâtre, quant à elle, a bien entendu voté pour M. Dejoie, l'adversaire de Duvalier. L'ambassade des États-Unis, peut-être prise de court, s'est contentée d'observer l'évolution de la situation dans cette République qui lui a donné déjà bien du fil à retordre. Tels sont les acteurs de la partie qui va suivre.

Duvalier avait commencé d'organiser une milice — les Volontaires de la sécurité nationale (V.S.N.). Avec leurs biens de chaux, leurs lunettes de soleil et leurs pétroles, ils allaient devenir tristement célèbres. Les unités les plus puissantes de ces « tontons maconnes » appartenaient au lumpen-prolétariat noir de la capitale : leur encadrement se composait d'hommes et de femmes, tout dévoués à François Duvalier — il est vrai les services rendus. Mais, l'armée, puis la déroute, fut la première tâche des V.S.N. Cependant, « Papa Doc » attaqua de front la hiérarchie catholique, au nom de la nécessité « haïtienne » du clergé. Il ne s'en prenait pas moins rudement à la bourgeoisie mulâtre, dont les représentants les plus éminents furent parfois chassés de leurs postes et dont certains biens furent confisqués.

En mai 1963, François Duvalier fait face à un quatrième adversaire, le plus sérieux de tous : les États-Unis. Hanté par le précédent cubain, John Kennedy craint-il que ce tyran « à la Batista » n'ouvre la voie à un Castro haïtien ? La flotte américaine fait une démonstration devant Port-au-Prince, tandis que le chef du gouvernement de Saint-Domingue, M. Juan Bosch, ami des Kennedy, frappe du poing sur la table, et que des contre-doulistes débarquent dans le nord de l'île.

« Papa Doc » convoque une gigantesque manifestation devant la capitale — une parade de Maison Blanche au cœur de Port-au-Prince. C'est un succès. Le dictateur déchaîne alors contre ses adversaires et notamment contre les mulâtres, la plus sanglante répression de toute sa carrière. Elle durera des mois. Même les duvaliéristes admettent que ces « années féroces » ont coûté

Partez en vacances avec...



MARCEL LEGAUT
interrogé par Bernard Feillet

PATIENCE ET PASSION D'UN CROYANT
"Un livre tonique et opportun."
Henri Fesquet / Le Monde

"Un chant où chaque note sonne juste, une confession libre et libératrice, une sagesse."
Freddy Toulon / Réforme

OU...

RENÉ REMOND interrogé par Aimé Savard
VIVRE NOTRE HISTOIRE

ALFRED GROSSER interrogé par Noël Copin
LA PASSION DE COMPRENDRE

ANNIE FRATELLINI interrogée par Jean Monteaux
UN CIRQUE POUR L'AVENIR

JEAN CAZENEUVE
AIMER LA VIE

le Centurion
17 rue de Babylone 75007 Paris

Canada
LA MAJORITÉ DES QUÉBÉCOIS SÉRAIENT HOSTILES AU SÉPARATISME

Montréal (A.F.P.). — La majorité des Québécois se déclare hostile à la séparation de la province du reste du Canada. C'est ce qui ressort d'un sondage de l'institut Gallup entrepris, en juillet, auprès de mille quarante-neuf Canadiens du Québec et dont les résultats ont été rendus publics le 17 août. Pour 70 % les personnes interrogées sont hostiles à une rupture avec Ottawa, tandis que 19 % l'approuveraient.

Le pourcentage de Québécois favorables à l'indépendance varie selon le type de question posée lors des sondages. Un sondage effectué il y a quelques mois montrait qu'un tiers des Québécois étaient prêts à voter lors d'un référendum en faveur d'une indépendance politique du Québec assortie d'une « association économique » avec le Canada.

Le chef du parti québécois (indépendantiste), M. René Lévesque, qui est devenu premier ministre du Québec après les élections législatives provinciales de novembre 1976, a toujours assuré qu'il entendait soumettre à un référendum la question de l'indépendance du Québec. Le choix proposé aux électeurs, a-t-il précisé, portera sur une « indépendance-association » et non sur une « séparation ».

Le référendum sur l'indépendance devrait intervenir avant 1981, date de la fin du mandat de l'Assemblée québécoise élue en 1976. Le projet de loi sur le processus référendaire devrait être déposé à l'Assemblée nationale à l'automne prochain.

Allemagne fédérale
L'AGGRAVATION DRAMATIQUE DE L'ÉTAT DE SANTÉ DE MAXE CURPRUNX ENSEIGNANT, l'un des principaux membres du groupe Baader-Meinhof, qui fut, depuis dix jours, dans sa prison de Stuttgart, avec trente-sept autres détenus, une grève de la faim et de la soif, provoque des inquiétudes dans les milieux judiciaires ouest-allemands. En novembre 1974, un autre membre du groupe, Holger Meinhof, s'était laissé mourir en refusant toute alimentation. Mlle Ensslin, qui avait été hospitalisée dans la matinée du mercredi 17 août, en raison de son état de grande faiblesse, a été ramenée dans sa cellule dans l'après-midi. Une demande d'autorisation d'alimentation forcée a été transmise au juge compétent.

Inde
LE TRIBUNAL DE NEW-DELHI a refusé, mercredi 17 août, de libérer sous caution trois personnes — dont deux anciens collaborateurs immédiats de Mme Gandhi, MM. R. K. Dhawan et Y. Kapoor — arrêtés lundi et accusés de détournement de fonds (le Monde du 17 août). — (A.F.P.)

Iran
UN DÉCRET IMPÉRIAL, rendu public mercredi 17 août à Téhéran, interdit aux hauts fonctionnaires de posséder des intérêts dans des entreprises étrangères. Les décrets désignent leurs revenus en provenance du secteur privé, et convertit en parts d'emprunts d'Etat les actions qu'ils possèdent dans des sociétés privées. Ce décret s'applique également aux membres du gouvernement, aux directeurs généraux des ministères, aux membres de conseil d'administration des sociétés nationales, aux maires des grandes villes et à leurs épouses et enfants. — (A.F.P.)

Somalie
LA SOMALIE ET L'UNION SOVIÉTIQUE ont signé à Mogadiscio un accord de coopération technique et économique, a annoncé mercredi 17 août la presse somalienne. Cet accord porte sur la coopération entre les deux pays dans le domaine de l'agriculture, de la cartographie et des transports maritimes. La presse somalienne ne donne aucun détail quant au contenu exact et à la durée de ce nouvel accord. — (A.F.P.)

Tchécoslovaquie
UN JEUNE HOMME DONT L'IDENTITÉ EST INCONNUE se serait donné la mort par le

feu le 15 juillet dernier, place Wenceslas à Prague, que les lieux mêmes où, en janvier 1969, l'étudiant Jan Palach s'était immolé pour protester contre l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, apprend-on de source « dissidente ».

Vietnam
L'AMBASSADE DU VIETNAM A PARIS fait savoir que les informations en provenance de Hong-Kong, selon lesquelles les Vietnamiens qui avaient l'intention de quitter leur pays seraient passibles de la peine de mort (le Monde du 17 août), sont « tendancieuses et dénuées de tout fondement ».

Zaïre
LES FORCES ARMÉES ZAÏROISES durant la guerre du Shaba sévissent à deux reprises tués et disparus, indiquent un rapport de l'armée saïroise qui vient d'être communiqué au président Mobutu. D'autre part, deux peuples agiles accusés d'être impliqués dans le complot contre la République du Zaïre (l'invasion du Shaba) ont été condamnés à mort à Kinshasa. Il s'agit de l'ancien ministre Salimata, ancien ministre général des forces armées, et de l'ancien gouverneur du Shaba, M. Munguwa Mbenge. Le premier est inculpé dans une affaire de séquestration, le second est réfugié en Belgique. — (A.F.P., U.P.I.)

Le quotidien du P.C.I. ouvre sur la bombe

PROCHE-OC

WASHINGTON : un ob

MA BREJNEV S'ENRIENTAIT LE MÊME JOUR
avec le maréchal Tito et M. Cernob

UN LABORATOIRE DE L'AIDE INTERNATIONALE

ملکة أمه الأول

pain

EUROPE

ASIE

Italie

Le quotidien du P.C.I. ouvre une tribune de discussion sur la bombe à neutrons

De notre correspondant

Rome. — Le quotidien du parti communiste italien, l'Unità, vient d'inviter à une discussion sur la bombe à neutrons. L'une des premières personnalités à auxquelles il a ouvert ses colonnes est M. Stefano Silvestri, l'un des principaux experts militaires italiens, qui critique sévèrement dans son article les positions du P.C.I. en matière de défense.

Le long exposé de M. Silvestri, publié le 12 août en première page de l'Unità, sans commentaires d'accompagnement de la part du journal, a été très remarqué. Cet expert militaire n'a-t-il pas choisi de dénoncer, dans les colonnes mêmes du quotidien communiste, le retard de plusieurs années du P.C.I. face aux problèmes stratégiques ?

M. Silvestri répondait ainsi au sénateur Raniero La Valle, ancien directeur du journal catholique l'Avvenire, élu en juin 1976 comme personnalité indépendante sur les listes communistes. M. La Valle avait ouvert le débat, le 11 août, en appelant à une mobilisation populaire contre la bombe à neutrons.

M. Stefano Silvestri s'est appliqué à résumer les arguments de M. La Valle et ceux des principaux dirigeants communistes, leur reprochant

« des lacunes en matière militaire, lacunes qu'on ne pouvait admettre que lorsque la gauche n'avait pas d'ambitions gouvernementales concrètes ». Il a défendu les « avantages tactiques de la bombe à neutrons », regrettant que M. La Valle affronte cette question « en retombant dans les vieilles habitudes d'incompétence ». « La bombe à neutrons, explique M. Silvestri, est l'arme antichars idéale. (...) En tuant directement les équipages, elle immobilise plus de blindés que n'en détruisent les dits véhicules normaux. (...) Il y voit donc une arme défensive parfaite et non pas une arme offensive comme le dit le sénateur La Valle. (...) Certes, il faut souligner la cruauté de cette arme assimilable par ses effets sur l'homme aux armes chimiques qui provoquent une mort lente et douloureuse », ajoute M. Silvestri. Mais, selon lui, un parti aspirant à des responsabilités gouvernementales doit connaître et expliquer les implications de l'abandon d'une telle arme.

L'expert militaire rappelle que « la doctrine soviétique en cas de guerre en Europe prévoit (...) un usage massif des têtes nucléaires d'une forte puissance ». C'est pourquoi il croit que le P.C.I. en ne se posant pas

ce problème, n'aborde pas le véritable débat sur la bombe à neutrons, mais s'abandonne plutôt « aux habitudes propagandistes du passé ». Le reproche qu'adresse finalement M. Silvestri à M. La Valle, et à travers lui non seulement au P.C.I. mais aussi à une bonne partie de la gauche européenne, est de « se déchaîner contre la bombe à neutrons sans s'appuyer sur une analyse stratégique ».

Convergences entre communistes et catholiques

Le sénateur La Valle avait ouvert le débat dans l'Unità en se plaçant sur un plan « philosophique » plus que technique.

« La bombe à neutrons a inscrit en elle-même sa propre philosophie », écrit-il. M. La Valle. Elle détruit l'homme et épargne les choses. (...) Pour l'ancien directeur du quotidien catholique, « le destin de l'homme serait compromis non seulement dans l'hypothèse de l'utilisation de cette arme, mais déjà par le simple fait de sa construction, si elle ne suscitait pas une protestation et un refus de la part des masses populaires ».

M. La Valle concluait : « En se mobilisant sur ce terrain, le monde ouvrier ne pourra que rencontrer, dans une communion de valeurs, la conscience réelle du monde catholique. (...) Cette réflexion ressemble, de façon frappante à quelques années de distance, à l'appel lancé le 12 avril 1954 par le secrétaire général du parti communiste italien, M. Togliatti, dénonçant les dangers de la destruction atomique. M. Togliatti avait, lui aussi, évoqué cette communion de valeurs entre le monde catholique et communiste pour la conservation humaine, pour la conservation de l'humanité même ».

La discussion engagée dans l'Unità sur la bombe à neutrons pourrait avoir, estime-t-on, comme celle souhaitée en 1954 par M. Togliatti au sujet de la bombe H, des objectifs de politique intérieure. Il s'agirait d'un moyen de relancer le dialogue entre les communistes et les catholiques à partir d'une question concrète sur laquelle l'unité se ferait aisément entre les deux courants de pensée. M. Togliatti — que cite abondamment le sénateur La Valle — attendait du débat « non pas un contact occasionnel entre les masses catholiques et les communistes, mais une rencontre plus profonde ».

(Interim.)

Union soviétique

M. Brejnev s'entretient le même jour avec le maréchal Tito et M. Cunhal

De notre correspondant

Moscou. — Arrivé le 5 août dernier pour se reposer en U.R.S.S., M. Álvaro Cunhal a été reçu au Kremlin, le 17 août, par M. Leonid Brejnev. On pensait généralement, dans la capitale soviétique, que le secrétaire général du parti communiste portugais rencontrerait M. Brejnev en Crimée, à l'instar des dirigeants communistes des pays socialistes. En le recevant au Kremlin, de surcroît pendant la visite du maréchal Tito, le secrétaire général du parti communiste soviétique a sans doute voulu donner plus d'éclat à cette rencontre avec l'un des rares dirigeants communistes occidentaux à n'avoir pas pris ses distances avec Moscou.

M. Brejnev a tenu à exprimer sa « solidarité profonde avec la lutte conséquente du P.C. portugais pour les intérêts vœux des travailleurs, pour que le Portugal continue à progresser dans la voie qui a été ouverte par la révolution du 25 avril ».

Les deux hommes ont, par ailleurs, affirmé que, au moment où les Etats-Unis s'apprêtaient à relancer la course aux armements en décidant la fabrication de la bombe à neutrons, « il devient plus important que jamais d'assurer la cohésion de la lutte du mouvement communiste international, de toutes les forces démocratiques pour le progrès social, l'indépendance nationale, la paix, la sécurité et la coopération entre les peuples ».

Les problèmes du mouvement communiste international ont également été évoqués mercredi par M. Brejnev au cours de l'entretien de deux heures qu'il a eu avec le maréchal Tito. Une dernière rencontre Brejnev-Tito était prévue pour le jeudi 18 août, le chef de l'Etat yougoslave devant quitter Moscou, le lendemain pour le lac Baïkal, où il se reposera quelques jours avant de se rendre en Corée du Nord et en Chine. — (Interim.)

Allemagne fédérale

Rome a demandé officiellement à Bonn l'extradition d'Herbert Kappler

Le gouvernement italien a officiellement demandé, le mercredi 17 août, l'extradition d'Allemagne fédérale de l'ancien colonel SS Herbert Kappler, évadé lundi de l'hôpital militaire de Rome.

La demande d'extradition, a dit un porte-parole du ministère de la défense, précise qu'Herbert

ment « espérait que l'affaire Kappler ne passerait pas sur les relations germano-italiennes ». De son côté, le parquet de Luebeck a annoncé que Kappler se trouvait en Basse-Saxe. Il a cependant dit que le lieu de résidence exact de l'ancien SS au dernier des royaumes d'Angkor, a eu des querelles de souveraineté tant avec Bangkok qu'avec le Vietnam. La période coloniale française a légué un contentieux frontalier aux Etats d'Indochine.

Un début de détente s'était manifesté en 1967 entre le prince Sihanouk et le P.N.L. sud-vietnamien, mais il avait été décidé à l'époque d'attendre la fin de la guerre pour poursuivre les pourparlers. De dix ans, ont passé depuis la victoire des communistes au Vietnam et au Cambodge. Pourtant, la parole reste aux armes et aucune négociation n'est annoncée.

Les deux « alliés », d'ailleurs, qui ne dissimulent guère aujourd'hui leur antagonisme, semblent avoir la même conception sournoise des problèmes de souveraineté et d'intégrité territoriale. Or leur contentieux n'est pas limité tant s'en faut, à quelques méandres frontaliers, sur des îles et des îlots situés au large dans le golfe du Siam. Des combats avaient d'ailleurs eu lieu dès la fin de 1965 entre Phnom-Penh et Banol pour la souveraineté des îles Poulo-Way. A cela s'ajoute la toute récente décision des Vietnamiens d'étendre à 100 milles leurs eaux territoriales. La zone ainsi revendiquée empiète très largement sur les eaux territoriales khmères. Des querelles avaient déjà opposé les régimes précédents, les propositions de compagnies pétrolières leur ayant donné de grands espoirs.

Enfin, le litige entre le Cambodge et la Thaïlande a été aggravé, au cours des derniers mois, par une tension continuelle à la frontière et par des raids meurtriers conduits par des commandos khmers rouges contre des villages situés dans la zone frontalière contestée.

Le gouvernement militaire thaïlandais veut y voir l'affirmation délibérée de la « supériorité » des Khmers rouges. Certes, ceux-ci paraissent plus enclins à ces expéditions punitives, qui ont fait depuis le début de l'année plusieurs dizaines de morts civils qu'à toute négociation. Mais il n'est pas impossible que les pratiques continuelles de contrebande



(Dessin de PLANTU.)

Kappler « doit terminer la peine à laquelle il a été condamné et à laquelle il s'est soustrait par l'évasion ».

A Bonn, M. Armin Grasenwald, porte-parole adjoint du gouvernement ouest-allemand, a déclaré le même jour que son gouvernement « espérait que l'affaire Kappler ne passerait pas sur les relations germano-italiennes ».

PROCHE-ORIENT

La création de nouvelles colonies en Cisjordanie

WASHINGTON : un obstacle à la paix

De notre correspondant

Washington. — A la décision israélienne d'établir trois nouvelles colonies juives sur la rive occidentale du Jourdain, le département d'Etat réagit avec une relative modération. Son porte-parole s'est contenté de rappeler que Washington considérait la création de nouveaux points d'implantation comme « un obstacle à la paix au Proche-Orient ». L'ambassadeur américain, M. Lewis, a été chargé d'informer les dirigeants israéliens du point de vue des Etats-Unis et de demander des « éclaircissements » sur les intentions de Jérusalem.

On s'attend en outre qu'après avoir obtenu les informations complémentaires, le gouvernement de Washington prenne officiellement position sur la politique d'Israël dans les territoires occupés.

Malgré ces nouvelles difficultés, le gouvernement ne cesse d'affirmer un certain optimisme. « Les Etats-Unis envisagent toujours une conférence de Genève cette année », a dit M. Atherton, secrétaire d'Etat adjoint, tout en constatant qu'aucun compromis ne se présentait au sujet d'Israël, aussi bien à l'égard des territoires occupés qu'à l'égard de l'« entité »

paléstinienne. Il a nié que les négociations soient bloquées ou dans l'impasse. « L'esprit des Etats-Unis, a-t-il dit, est toujours de faire partager leurs positions autour de la table de conférence de Genève ».

Pour M. Atherton, il appartient maintenant à l'O.L.P. de prendre l'initiative non seulement en acceptant la résolution 242, mais en reconnaissant explicitement le droit à l'existence d'Israël. Cette reconnaissance est considérée comme la condition essentielle à sa participation diplomatique. Le secrétaire d'Etat adjoint a affirmé que les Etats-Unis s'opposeraient à tous les efforts pour amener la résolution 242 afin de la rendre plus acceptable pour l'O.L.P. Tout changement affectant la résolution 242, base fondamentale des négociations, serait dangereux, a dit M. Atherton. Il a rappelé que les Etats-Unis s'étaient engagés envers Israël, dans un mémorandum rédigé par M. Kissinger en septembre 1975, à s'opposer à tout changement de la résolution 242 qui serait « incompatible » avec son objectif original.

HENRI PIERRE.

Cambodge

La tension ne cesse de croître avec la Thaïlande et le Vietnam



(Suite de la première page.)

Preyeng, au sud-est de Phnom-Penh, est aussi l'une des provinces khmères limitrophes du delta sud-vietnamien du Mékong. Enfin, plusieurs éditoriaux ont été consacrés à « la lutte courageuse et aux sacrifices » des forces révolutionnaires de la ville frontalière de Poipet, qui ont, presque quotidiennement depuis des semaines, des accrochages avec les forces thaïlandaises stationnées à proximité de cette zone frontalière occidentale.

De tout temps, le Cambodge, dont l'immense empire s'est petit à petit rétréci comme une peau de chagrin au profit de ses deux « ennemis » héréditaires de l'Est et de l'Ouest, après la chute du dernier des royaumes d'Angkor, a eu des querelles de souveraineté tant avec Bangkok qu'avec le Vietnam. La période coloniale française a légué un contentieux frontalier aux Etats d'Indochine.

Un début de détente s'était manifesté en 1967 entre le prince Sihanouk et le P.N.L. sud-vietnamien, mais il avait été décidé à l'époque d'attendre la fin de la guerre pour poursuivre les pourparlers. De dix ans, ont passé depuis la victoire des communistes au Vietnam et au Cambodge. Pourtant, la parole reste aux armes et aucune négociation n'est annoncée.

Les deux « alliés », d'ailleurs, qui ne dissimulent guère aujourd'hui leur antagonisme, semblent avoir la même conception sournoise des problèmes de souveraineté et d'intégrité territoriale. Or leur contentieux n'est pas limité tant s'en faut, à quelques méandres frontaliers, sur des îles et des îlots situés au large dans le golfe du Siam. Des combats avaient d'ailleurs eu lieu dès la fin de 1965 entre Phnom-Penh et Banol pour la souveraineté des îles Poulo-Way. A cela s'ajoute la toute récente décision des Vietnamiens d'étendre à 100 milles leurs eaux territoriales. La zone ainsi revendiquée empiète très largement sur les eaux territoriales khmères. Des querelles avaient déjà opposé les régimes précédents, les propositions de compagnies pétrolières leur ayant donné de grands espoirs.

Enfin, le litige entre le Cambodge et la Thaïlande a été aggravé, au cours des derniers mois, par une tension continuelle à la frontière et par des raids meurtriers conduits par des commandos khmers rouges contre des villages situés dans la zone frontalière contestée.

Le gouvernement militaire thaïlandais veut y voir l'affirmation délibérée de la « supériorité » des Khmers rouges. Certes, ceux-ci paraissent plus enclins à ces expéditions punitives, qui ont fait depuis le début de l'année plusieurs dizaines de morts civils qu'à toute négociation. Mais il n'est pas impossible que les pratiques continuelles de contrebande

à partir de la Thaïlande et la liberté qu'ont de petits maquis anticomunistes constitués par des réfugiés cambodgiens d'opérer au-delà de la frontière aient joué un rôle important dans la réaction violente des assaillants. L'ancien premier ministre civil, M. Kukrit Pramo, avance, pour sa part, dans son quotidien Siam Rath, une autre explication qui n'a pas été censurée.

« En Thaïlande, écrit-il, la misère et le rationnement viennent juste de commencer et la population peut encore les supporter, mais lorsqu'elle ne le pourra plus, si le peuple thaï est conduit à détourner son attention de sa propre misère vers un ennemi commun menaçant son indépendance, il pourrait oublier ses propres problèmes ».

ROLAND-PIERRE PARINGAUX.

Chine

QUALITÉ D'ABORD !

Pékin (A.F.P.). — Comme si elle se trouvait en économie de marché, la Chine vient de lancer un slogan, dont les répercussions devraient se faire sentir dans un avenir proche : « Qualité d'abord ! ».

« Le Quotidien du peuple » a demandé, mercredi 17 août, dans un éditorial, l'amélioration de la qualité des produits, sans laquelle tout accroissement quantitatif de la production ne serait que « gaspillage ». La qualité des produits engage les intérêts vitaux de centaines de millions d'hommes, l'ensemble de l'économie nationale, le rythme de l'industrialisation sociale et la réalisation du grand objectif des quatre modernisations, a écrit le journal en évoquant ainsi le programme économique de l'ancien premier ministre Chou En-lai, repris par M. Teng Hsiao-ping.

La qualité n'est pas en contradiction avec la quantité, assure « le Quotidien du peuple », puisque « les articles de bonne qualité réduisent les dépenses du peuple ».

Comment améliorer la qualité ? En « élevant le niveau de conscience de l'homme ». L'éditorial souligne également le lien étroit entre la qualité des produits et l'ensemble des activités de tous les secteurs (industrie, agriculture, militaire) et ajoute que l'amélioration de leur qualité « renforcera l'alliance des ouvriers et des paysans ».

Appelant au renforcement des contrôles, l'éditorial conclut : « Les mesures propres à améliorer la qualité doivent être prises sans délai ».

9° MICAM MILANO

10-14 sept. 1977
INFORMATIONS
MICAM,
20123 MILANO - ITALIA
VIA DOGANA, 1
Tel. (02) 802-882 -
802-770 - 804-678.

32° MODACALZATURA BOLOGNA

Mars 1978
INFORMATIONS
ENTE FIERA BOLOGNA
40128 BOLOGNA - ITALIA
PIAZZA DELLA
COSTITUZIONE 6
Tel. (051) 503-050.

L'industrie italienne de la chaussure, qui produit 350 millions de paires et en exporte plus de 250 millions, participe aux manifestations du MICAM et de Modacalzatura (mode de la chaussure).



AFRIQUE

Mozambique

Le Frelimo tente de prendre de vitesse une opposition qui se renforce

Maputo. — Aux yeux des dirigeants mozambicains, qui l'avaient proclamé dès le second congrès du Frelimo (Front de libération du Mozambique) en 1969, le « socialisme scientifique » est presque un dogme, et, en tout cas, le seul système qui représente l'aboutissement logique de la lutte de libération nationale et l'édification d'une société égalitaire. Comme

il aime à le dire le président Machel, « il n'y a pas plus de socialisme africain que de mathématiques algébriques ». Le Frelimo a donc fait siennes toutes les thèses de la doctrine dont il se réclame, y compris la « dictature du prolétariat » notion quelque peu théorique dans un pays où la classe ouvrière est très peu nombreuse.

De notre envoyé spécial

L'équipe dirigeante de Maputo ne perd toutefois pas de vue la situation réelle du pays. Elle ignore rien du décalage entre le système qu'elle appelle de ses vœux et la capacité des ouvriers et paysans à tenir la place qui leur y est dévolue. Elle constate aussi que les folles illusions de l'indépendance se sont dissipées à la suite de l'effondrement de la production.

Jour après jour, le camp des adversaires résolu de la révolution se renforce d'abord de tous ceux qui se sont mépris sur les conséquences de la chute du colonialisme portugais. Une bonne partie de la classe moyenne n'y avait vu que l'occasion de perdre son statut subalterne pour s'emparer des postes libérés par le départ massif des Portugais. Cette classe, mécontente du refus du Frelimo de satisfaire ses ambitions, mène une sourde opposition aux réformes promulguées, tout en s'abritant derrière les professions de foi révolutionnaires.

A l'opposé, la chefferie et les autorités religieuses traditionnelles n'abandonnent pas sans une vive résistance l'emprise sociale qu'elles conservent encore, surtout dans les campagnes. Elles aussi attendent de l'indépendance un accroissement de pouvoir. L'Eglise catholique ne dissimule guère qu'elle s'accommode de plus en plus mal de la politique du Frelimo. Sa puissance temporelle était immense : elle avait la haute main sur l'éducation et la santé dans les campagnes, ses propriétés foncières étaient considérables. La laïcisation de l'enseignement, de la santé et du sol a réduit les missions à leur seule fonction religieuse dans un pays où, sans l'aveu de l'Eglise, aucun Mozambicain ne pouvait espérer la moindre promotion. Beaucoup de fidèles par obligation sociale désertent aujourd'hui la messe.

Il se font d'autant plus éloquentes qu'une interprétation res-

trictive des instructions du pouvoir a conduit à une grande méfiance à l'égard des catholiques pratiquants, parfois même à une véritable discrimination. Une mise au point très ferme du ministère de l'Intérieur semble avoir mis fin à ces pratiques. Près de tiers des prêtres étrangers ont quitté le Mozambique entre juin 1975 et mai 1976. Mais l'affrontement semble inévitable entre une Eglise qui reste en général très rétrograde et le Frelimo invoquant le « socialisme scientifique ». Comment le Front pourrait-il accepter que des prêtres qualifiés en chaire les récentes inondations de « punition divine » ?

L'Eglise catholique, seule force puissamment organisée, qui proclame ouvertement ses réserves à l'égard de la révolution du pays, pourrait devenir le centre autour duquel se regrouperaient les adversaires du Frelimo.

Cette montée des oppositions crée une tension de plus en plus sensible. Le 17 juillet dernier, le conseil des ministres, réuni sous la direction du président de la République, a décidé de publier une analyse alarmante de la situation économique et sociale, intitulée : « Comment agit l'ennemi ». Dressant un bilan très sombre de la situation économique et des carences de l'Etat, dénonçant le mauvais comportement de beaucoup de cadres, ce communiqué reconnaissait pour la première fois l'existence d'« une action concertée contre notre pouvoir et nos conquêtes révolutionnaires ». Le texte comportait de nouvelles recommandations de travail. En outre, en appelant à renforcer la vigilance contre la « réaction interne », il semblait être une ultime mise en garde aux opposants. Toutefois, en affirmant qu'une certaine « complexité tactique » n'est pas incompatible

avec une grande « rigueur stratégique », le Frelimo se réserve d'écarter les opposants les plus récalcitrants tout en essayant d'encadrer la masse des spécialistes et techniciens dont le pays a besoin. L'épuration semble actuellement sanctionner l'incompétence et la corruption plutôt que des divergences politiques. Les appels de plus en plus fréquents et insistants à la dénonciation des « saboteurs » visent à jeter un pont solide entre la population et l'élite dirigeante pour, progressivement, ôter à ces cadres intermédiaires l'essentiel du pouvoir qu'ils se sont octroyé.

Or, incontestablement, la base populaire du Frelimo se renforce et s'élargit dans le berceau de la révolution : les anciennes régions rurales où prédomine un prolétariat agricole ou industriel (les mineurs d'Afrique du Sud), très sensibles aux perspectives que lui offrent les nouvelles formes de production collective : fermes d'Etat et coopératives. Timidement, une deuxième vague de médianisme émerge donc aux côtés du clan des anciens formés dans la lutte armée. Le nouveau parti, qui doit gagner en efficacité et en rigueur ce qui lui perdait en nombre, doit réussir la fusion de ces « deux bases ».

Le Frelimo a voulu couper les ponts avec l'ordre ancien en se lançant, à corps perdu, pendant un bilan très sombre de la situation économique et des carences de l'Etat, dénonçant le mauvais comportement de beaucoup de cadres, ce communiqué reconnaissait pour la première fois l'existence d'« une action concertée contre notre pouvoir et nos conquêtes révolutionnaires ». Le texte comportait de nouvelles recommandations de travail. En outre, en appelant à renforcer la vigilance contre la « réaction interne », il semblait être une ultime mise en garde aux opposants. Toutefois, en affirmant qu'une certaine « complexité tactique » n'est pas incompatible

RENE LEFORT.

LE VOYAGE DE M. DE GUINGAUD

Les déclarations du président Machel

(Suite de la première page.)

« Nous nous félicitons, dit-il, de la victoire de l'humanité en Indochine, en Afrique et en Amérique latine (...) Nous nous félicitons aussi que vous preniez l'initiative de reconnaître une période d'erreurs. Nous avons mené une guerre pour délivrer notre peuple de l'oppression. L'Occident, y compris la France, malheureusement, disait que le Mozambique était une province portugaise et qu'il s'agissait de problèmes intérieurs du Portugal. Aujourd'hui, la position de la France, vis-à-vis du Zimbabwe (Rhodésie) n'est pas nette, ni vis-à-vis de la Namibie ni de la guerre d'extermination en Afrique du Sud, qui nous rappelle le temps du nazisme. L'Occident est du côté du crime. Aussi nous nous félicitons que la France prenne conscience des problèmes d'actualité et qu'elle souhaite une nouvelle ouverture en Afrique. » Après quoi, le président Machel appelle à « oublier le passé » et à « établir des relations nouvelles ».

Ses dernières phrases avaient donné le ton. M. Samora Machel avait voulu tourner une page. Il ne lui fut plus question dans sa conversation que de l'avenir.

Quelques instants auparavant, le ministre du plan, M. Dos Santos, qui fut jadis arrêté en France, puis expulsé, avait déclaré au ministre français :

« Nous nous sommes trouvés de part et d'autre de la barricade, mais, aujourd'hui, nous sommes du même côté, dans la lutte contre le colonialisme, le racisme et l'apartheid. »

Si, à Nairobi et à Lusaka, M. de Guingaud avait été reçu avec une courtoisie distrait, les Mozambicains mettaient, dans leur accueil, une toute autre passion. Les reproches sont nets et les journaux et la radio accordent une grande place à la visite de M. de Guingaud.

La France serait sans doute, bienvenue comme partenaire économique, et quelques projets encore vagues ont été envisagés. Enumérant les domaines dans lesquels la France est prête à « aider » les Mozambicains, « s'ils le désirent », M. de Guingaud a cité « la sécurité ». Paris n'aurait pas eu de peine à saisir la portée négative de ces paroles : si le gouvernement de Maputo demandait à lui acheter des armes.

A la veille de son départ pour la Tanzanie, M. de Guingaud a eu, mercredi soir à Maputo, un dernier entretien avec M. Mugabe, coprésident du Front patriotique rhodésien, qui a évité toute attaque contre la France, faisant porter tous ses reproches sur la Grande-Bretagne, qui « riche avec nous comme elle l'a toujours fait ». M. Mugabe ne semble pas considérer que la France se soit compromise dans le soutien au régime de M. Smith.

MAURICE DELARUE.

POLITIQUE

LE DÉBAT AU SEIN

POUR UNE GAUCHE QUI DURE...

(Suite de la première page.)

Quelle se prépare à gouverner avec le temps pour émettre, non pour complaire, convaincre de ne pouvoir durer, du coup faisant en sorte de ne pas durer. Inscrivant son action dans un calendrier très court, de quelques semaines, n'osant compter sur une pérennité que l'histoire lui a toujours refusée, la gauche risque de bousculer son action, de biter les réformes sans avoir égard aux risques, de financer, par l'inflation, des mesures sociales en masse, de chercher à créer, par une accumulation prédictible de lois nouvelles, l'irréversible, sans trop regarder un avenir qui lui échappera.

Or, incontestablement, la base populaire du Frelimo se renforce et s'élargit dans le berceau de la révolution : les anciennes régions rurales où prédomine un prolétariat agricole ou industriel (les mineurs d'Afrique du Sud), très sensibles aux perspectives que lui offrent les nouvelles formes de production collective : fermes d'Etat et coopératives. Timidement, une deuxième vague de médianisme émerge donc aux côtés du clan des anciens formés dans la lutte armée. Le nouveau parti, qui doit gagner en efficacité et en rigueur ce qui lui perdait en nombre, doit réussir la fusion de ces « deux bases ».

Le Frelimo a voulu couper les ponts avec l'ordre ancien en se lançant, à corps perdu, pendant un bilan très sombre de la situation économique et des carences de l'Etat, dénonçant le mauvais comportement de beaucoup de cadres, ce communiqué reconnaissait pour la première fois l'existence d'« une action concertée contre notre pouvoir et nos conquêtes révolutionnaires ». Le texte comportait de nouvelles recommandations de travail. En outre, en appelant à renforcer la vigilance contre la « réaction interne », il semblait être une ultime mise en garde aux opposants. Toutefois, en affirmant qu'une certaine « complexité tactique » n'est pas incompatible

RENE LEFORT.

organisations. Il s'agit de diffuser le pouvoir du centre aux extrémités, pour le rendre aux citoyens. Il s'agit de construire un système éducatif qui rende vivante l'égalité des chances, réconcilie l'enseignement et la vie, invente une pédagogie de la création et de l'imagination. Il s'agit d'encourager de nouvelles cultures, portées d'intelligence et de joie : ce qui implique notamment une lente transformation des médias. Il s'agit de traquer tous les privilèges, et non les seuls privilèges de l'argent, le temps du rêve, le temps d'aimer. Il s'agit d'inventer de nouvelles relations entre les gens, qui ne soient de côté à côté, la corde à sauter, nous apprenant à être ensemble, à créer ensemble, à nous écouter, à nous parler.

Le temps des longues maturations

Une telle perspective, à la fois vague et précise, exige de vastes projets, les uns immédiats, les autres longs et compliqués : qui vont de l'abolition de la peine de mort à la refonte du régime pénitentiaire, de la réforme de la radio et de la télévision à la mise en chantier de l'éducation nationale, de l'édification des collectivités locales à la réorganisation de l'Etat, de grands desseins culturels à la définition d'une autre politique étrangère, de mille mesures changeant la vie quotidienne, préservant la nature, à celle qui libéreront les imaginations.

Au-delà des lois, une évolution libre des mentalités est nécessaire, une longue maturation vers une « vie changée » qui ne suppose ni contrainte ni précaution. Bien au-delà de l'addition de mesures sociales, la droite oserait, si elle était plus intelligente, le plus grand acte de sa transformation profonde de la société française qui est la vraie tâche de la gauche. Il ne peut être question de la mener à bien en la divisant, en la fragmentant sans doute plusieurs législatures. Il y faudra beaucoup plus que le secours d'une majorité minuscule, mais une majorité sans cesse plus nombreuse des Français qui ne s'abandonneront ni par proclamation d'articles de foi, ni par excommunications, ni bien sûr par les forces du monde qui se font. Les Français vérifieront peu à peu que la gauche fait avec eux les choix du progrès et du bonheur.

Le risque est de franchir un pas décisif, et, en vérité, une peine désespérée : passer de la rivalité électorale à la rivalité politique ; ne pas rechercher au

aujourd'hui le meilleur rapport de forces pour satisfaire demain un projet commun, mais lutter de toutes les manières pour servir demain des intentions contraires. Le risque serait que les communistes, prétendant, à brève ou moyenne échéance, la trahison socialiste ou n'espérant rien de l'expérience prolongée d'un pouvoir partiel, viennent aux affaires pour tirer le meilleur profit d'un régime court, pour diffuser leur influence, pour organiser les canaux d'une action durable en bref pour accroître leur audience et leurs moyens d'action. Le risque serait que socialistes et radicaux de gauche, observant un tel projet, ou le soupçonnant à tort, forment celui de gouverner sans les communistes, de les tenir d'abord à l'écart des grands choix politiques, puis de les rejeter, en bref de se donner des objectifs distincts qui, tôt ou tard, ravivraient l'appui et subiraient l'influence des partis de droite. Tous ces risques conduisent au même résultat : l'échec de la gauche. Nous devons nous souvenir que ce ne sont pas seulement les coups de la droite qui ont abattu le gouvernement d'Allende. Ce sont aussi les rivalités de la gauche, la division des partis, qui, autour d'Allende, ont poursuivi des desseins différents, faisant du gouvernement populaire un moyen dans leurs stratégies rivales.

Derrière les mots d'un programme commun, des intentions contraires peuvent se cacher, porter une combinaison de quelques mois, le temps de quelques réformes. Mais la « longue marche » de la gauche, elle, exige plus qu'un compromis fragile entre des arrière-pensées : un projet indivis et la ferme volonté de le faire aboutir.

Que la gauche française devienne école de vérité et de rigueur : c'est-à-dire de démocratie. Quelle enserme ses vieux dogmes, pose ses catéchismes, et regarde en face les vrais défis du monde d'aujourd'hui, prenne l'humour aux doctrinaires et la tendresse aux fanatiques, quelle soit forte d'un parti communiste solidaire et responsable à part entière. Quelle s'exerce sur la gauche, comme les trois partis se donnent non seulement les mêmes objectifs à court terme, mais aussi une commune perspective. Qu'ils sient ensemble le dessin d'une longue patience, et la patience des longs desseins, et non rien de plus que des caprices, des notes seront de courte durée.

JEAN-DENIS BREDIN.

M. JOSPIN (P.S.) : nous ne sommes pas d'accord en tout avec M. Maire.

M. Lionel Jospin, membre du secrétariat national du P.S., a commenté le 17 août, les déclarations de M. Edmond Maire publiées dans le Monde du 17 août. Après avoir noté l'existence « malgré certaines critiques » d'un « accord commun », le secrétaire général du P.S. a déclaré : « Nous sommes d'accord avec M. Maire sur la nécessité de dire la vérité aux travailleurs ».

M. Jospin ajoute : « Cela ne veut pas dire, que nous marquons notre accord avec tout ce que dit Edmond Maire. Sur la défense, on pourrait souhaiter qu'il distingue mieux les positions du P.S. de celles du P.C.F. Sur la politique économique, qu'il fasse la différence entre ce qui est possible à court terme et souhaitable à long terme. Sur l'opposition, qu'il ne confonde pas l'opposition dans la société (qui est nécessaire) et l'opposition des partis politiques qui, tout en devant être démocratique, ne doit pas aboutir à la paralysie comme des instruments d'action. Après tout, que je sois, comme il, la C.F.D.T. elle-même qui pourtant n'est pas un parti - n'est pas encore autogérée. »

La L. C. R. dénonce le « social-chauvinisme » du P. C. F.

Le quotidien Rouge, organe de la Ligue communiste révolutionnaire (trotskiste), a publié dans ses numéros des 12, 13 et 18 août, une analyse d'un ouvrage collectif du parti communiste intitulé L'imperialisme français aujourd'hui (1). L'auteur de cette étude, M. Jean-François Godchau, considère que la logique développée par le P.C.F. est un « chauvinisme exacerbé, qui ne peut aller que s'accentuant au pouvoir. Il ajoute que, tout au long de l'ouvrage, la politique est opposée à la politique « progressiste » du général de Gaulle. Il considère qu'en fait, peu de chose a été accompli par le P.C.F. depuis la démission de MM. Marchais et Debré, car ils défendent les mêmes thèses en matière

de « supranationalité » et de construction européenne et le P.C.F. se déclare contre l'Europe des traités, bravo ! Mais au lieu de définir avec les « partis frères » une stratégie de construction de l'Europe des travailleurs, ils se replient dans l'écologie. La grande absence de cette politique, c'est l'Europe socialiste. » Et M. Godchau conclut : « Le social-chauvinisme du P.C.F. d'aujourd'hui est-il moindre que celui de l'Europe d'aujourd'hui ? La faute historique commise à l'orienter vers la construction d'une III^e internationale communiste ? »

(1) L'imperialisme français aujourd'hui : compte rendu des journées d'études de la section de politique extérieure du comité central du P.C.F. Publié aux Editions sociales.

OFFICIERS MINISTÉRIELS ET VENTES PAR ADJUDICATION

VENTES SUR SURENCHÈRE au Palais de Justice à COMPIÈGNE (OISE), Salle des Sales, le LUNDI 5 SEPTEMBRE 77, à 14 h. EN 98 LOTS, DANS L'OISE

1) COMMUNE DE LINCOURT-SAINT-MARGUERITE

a) PROPRIÉTÉ SUR LA RIVIÈRE LE MATZ

APPRÈS « LE MOULIN D'INCOURT »

b) DIVERSES PARCELLES DE TERRE

2) COMMUNE DE CHVINCOURT : DIVERSES PARCELLES DE TERRE

SUPERFICIE TOTALE : 19 HA. 20 ARES 33 CENTIARES

MISE A PRIX TOTALE : 414.535 F. M^{rs} Françoise DEBIEZ-ANGOTTI, avec pouvoir, 2 bis, r. Henri-de-Séver, 60202 Compiègne.

(tel. 03 44-05-06) M^{rs} SEVIN, avoc., 2, pl. de-Gaulle, 60202 Compiègne; au 03 71-01 01 01 (Compiègne), où le cahier chargé est déposé.

du 2 au 20 août inclus

CREDIT GRATUIT

9 mois

(à partir de 1000 F d'achat)

VERSABLES

20 ans de crédit à 0% sans frais

BERTRAND

SPECIALISTE

DE MEUBLES D'ÉPQUE

ET SIÈGES CUR

Importation directe

prix sans intermédiaire

65 rue Guy-Mollat - 75011 Paris

Téléphone 328 14 50 et 329 25 36

Parking des Fumettes

PRÉPAREZ LE DIPLOME D'ÉTAT

D'EXPERT COMPTABLE

Atteint diplôme exigé

Aucuns limites d'âge

Demandes de renseignements

gratuit numéro 06

ÉCOLE PRÉPARATOIRE

D'ADMINISTRATION

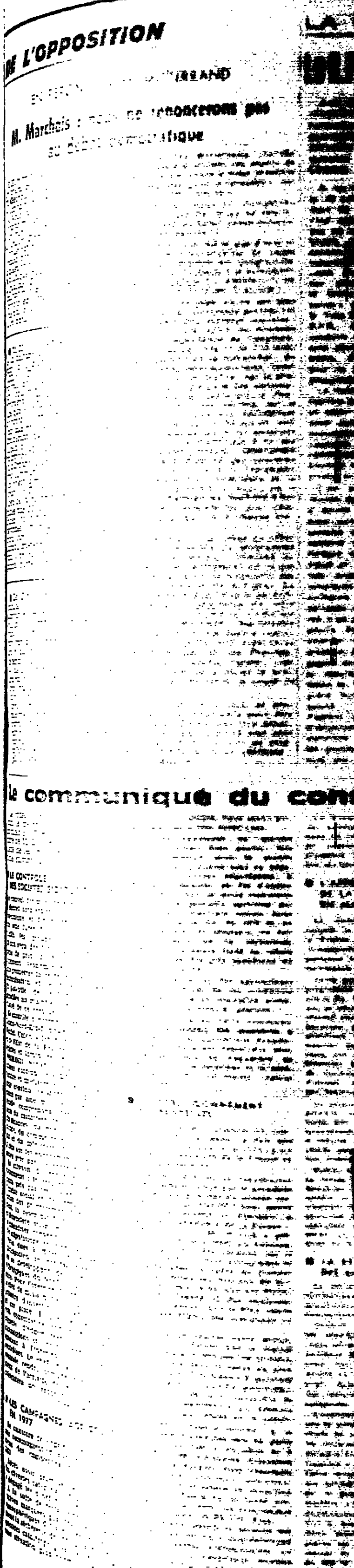
École privée fondée en 1973

soumise au contrôle pédagogique

de l'Etat

4, rue de Fécamp-Champs

75008 PARIS - CROIX 02



POLITIQUE

APRÈS LES MANIFESTATIONS EN CORSE

Une déclaration du préfet de la région

« Je n'accepterai rien qui puisse porter atteinte à l'intégrité de la République »

M. Yves Burgalat, préfet de la région corse, a fait à la presse mercredi matin 17 août la déclaration suivante, à Ajaccio :

« Les événements de ces derniers jours ont un caractère de gravité qui ne peut être ignoré. Je n'ai pas le droit de ne pas réagir. Je n'ai pas le droit de ne pas dire que je n'accepterai rien qui puisse porter atteinte à l'intégrité de la République. »

« Les attentats commis récemment, et notamment celui qui a entraîné la mort d'un jeune homme, sont des actes de violence qui ne peuvent être tolérés. La violence, quelle qu'elle soit, est inadmissible. Si, par impossible, elle devait s'exercer, indépendamment de la violence, elle porterait atteinte à l'intégrité de la République. »

« Si, par impossible, elle devait s'exercer, indépendamment de la violence, elle porterait atteinte à l'intégrité de la République. »

« Mais l'équiquette, dans les circonstances que nous traversons, est tout aussi inadmissible que la violence. On ne peut à la fois affirmer qu'on la condamne et risquer de créer, par des propos inadmissibles, les conditions de nouvelles agitations. »

« Chacun comprendra que je ne puis pas, dans la situation que nous traversons, faire à la fois des propositions de paix et affirmer que nous sommes prêts à accepter la violence. »

« Quand on considère la place que tiennent les Corses dans la vie nationale et les sacrifices accomplis en commun, cette évocation de la violence est tout à fait inadmissible. »

« Chacun sait les efforts que

EQUIPEMENT

TRANSPORTS

Les associations de défense font appel de la décision du juge fédéral autorisant l'atterrissage de Concorde à New-York

Le juge fédéral américain, M. Milton Pollack, a rendu, le mercredi 17 août, une décision ordonnant aux associations de défense new-yorkaises (PONYA) d'autoriser le super-sonique Concorde à atterrir sur l'aéroport Kennedy. C'est la deuxième fois que M. Pollack tranche en faveur de Concorde ; sa décision du 11 mai 1977 avait été partiellement infirmée par la cour d'appel.

Le PONYA et les associations des riverains de l'aéroport Kennedy ont déclaré qu'ils feraient un nouveau appel dans un délai de dix jours.

L'argumentation du juge Pollack est sensiblement différente de celle qu'il avait adoptée en mai dernier. Il estimait alors que l'interdiction faite à Concorde de voler au-dessus de New-York était inconstitutionnelle, car elle était incompatible avec la décision fédérale qui, selon lui, était prédominante. Le commerce de l'air est régi par le Federal Aviation Act de 1958, expliquait-il. Cette loi ne permet aucune restriction à l'interdiction faite à Concorde de voler au-dessus de New-York.

Dans un arrêt de quarante pages, le juge vient de répondre affirmativement à cette question. Il estime que l'interdiction faite à Concorde de voler au-dessus de New-York est une mesure discriminatoire et donc illégale.

Dans un arrêt de quarante pages, le juge vient de répondre affirmativement à cette question. Il estime que l'interdiction faite à Concorde de voler au-dessus de New-York est une mesure discriminatoire et donc illégale.

sur un aéroport international était acceptable ou non du point de vue de la protection de l'environnement.

M. Pollack déclare également que, pendant dix-sept mois, le PONYA a été autorisé à mener des études « vagues et nébuleuses » sur la pollution sonore provoquée par Concorde. Il en tire la conclusion que le PONYA n'a nullement l'intention de fixer un quelconque critère de bruit applicable à Concorde. En conséquence, ce retard excessif constitue un empiètement sur le commerce et sur les intérêts nationaux et internationaux des Etats-Unis.

Amis, comme la décision du juge fédéral, les compagnies Air France et British Airways se sont félicitées de cette victoire juridique. M. Pierre Giraudet, président d'Air France, a déclaré : « Nous sommes prêts à mettre Concorde en service dans les plus brefs délais sur la liaison Paris-New-York, une fois les vols de reconnaissance réalisés. » En effet, l'ouverture de l'aéroport Kennedy

de New-York est indispensable pour parvenir à rééquilibrer le bilan d'exploitation du super-sonique actuellement largement déficitaire puisqu'il participe pour 220 millions de francs au déficit de la compagnie aérienne française.

Toutefois, Air France et British Airways ont été rendues prudentes par les découvertes qui leur ont été infligées par le système judiciaire américain. Les opposants disposent de dix jours pour faire appel de la décision du juge fédéral. Un jugement favorable de la cour d'appel est lui-même susceptible d'un recours devant la Cour suprême.

La course d'obstacles n'est donc pas terminée, d'autant que les défenseurs de l'environnement se déclarent prêts à se servir de tous les artifices, procédure pour empêcher Concorde d'atterrir à New-York. Mme Carol Berman, a déclaré au nom des associations anti-Concorde : « Nous utiliserons tous les moyens légaux, car ce n'est pas un avion avec lequel la vie soit possible. »

LES SYNDICATS A TOULOUSE : satisfaction.

(De notre correspondant.)

Toulouse. — La décision du juge Milton Pollack a été favorablement accueillie à Toulouse. M. Henri Janssens, responsable régional du syndicat C.F.D.T. de la métallurgie porte-parole de la SNIAS, estime : « Pour nous, la décision du juge américain est très positive, et nous pensons qu'elle doit être suivie d'une action immédiate d'Air France pour ouvrir la ligne Paris-Kennedy Airport. D'autre part, elle justifie le point de vue que nous avons toujours défendu, à savoir qu'il faut dès maintenant lancer un nouveau programme de fabrication du super-sonique au-delà du seizième appareil. »

Pour M. Roger Berlan, responsable C.F.D.T., et M. Gérard Salus, délégué de F.O. au comité local d'entreprise, « cette décision est une étape favorable. Si l'exploitation de la ligne est positive, elle devrait nous permettre de déboucher bientôt sur de nouvelles commandes de Concorde de la part de compagnies étrangères qui n'attendaient que cette autorisation. »

Le président du comité de soutien à Concorde, M. Alain Kopetzky, est également satisfait, mais il ajoute, prudent : « Nous sommes tout à fait conscients que cette lamentable affaire n'est pas pour autant terminée. Nous ne sommes pas vaincus quand Concorde sera officiellement posé à New-York. En attendant, nous suivrons avec confiance le déroulement des prochains événements que va entraîner la décision du juge Pollack. »

M. MARCEL CAVAILLÉ : la persévérance et la fermeté trouvent leur récompense.

« Concorde », a déclaré M. Marcel Cavallé, secrétaire d'Etat chargé des transports, vient de gagner une nouvelle bataille. L'espérance qu'elle sera décisive. Elle est, en toute hypothèse, capitale. En effet, le juge Pollack vient d'indiquer que le délai d'attente qui avait été imposé à Concorde était discriminatoire et déraisonnable. Il ne faut donc pas attendre l'autorisation du Port de New-York d'autoriser l'atterrissage du super-sonique.

« La décision du juge correspond à ce que le gouvernement français s'est toujours plu à préciser qu'il n'accepterait, en aucun cas, une mesure discriminatoire vis-à-vis de Concorde. Aujourd'hui, la persévérance et la fermeté trouvent leur récompense. C'est cette action du gouvernement, et non l'agitation ou des manifestations intempestives, qui a permis de gagner cette bataille. Bien sûr, tout n'est pas fini. Il faut attendre à ce que le jugement soit attaqué en appel. Mais je pense qu'il ne s'agira là que d'un retard de procédure. »

● RECTIFICATION. — En annonçant la décision du juge Pollack, nous avons indiqué par erreur que le maître de la localité était M. Claude Scabert, favorable à la restriction. En fait, il s'agit de l'ancien maire. Le nouveau maire de Concorde est M. Henri Mallard, membre du P.S. qui est en mars dernier à la tête d'un conseil favorable à l'union de la gauche.

EDUCATION

Le « rush » vers les universités parisiennes

Autonomie, concurrence et sélection

L'événement est passé relativement inaperçu. Il a fait en tout cas moins de bruit que la très longue grève qui a paralysé l'année dernière la quasi-totalité des universités. Mais il fera date. Jeudi 7 juillet, à Paris-Dauphine, on a échangé des coups. Pas entre étudiants. Entre bacheliers qui voulaient s'inscrire en première année. A Dauphine, pas ailleurs.

Presque simultanément, d'autres universités ont subi le même sort. Il y a longtemps qu'une hiérarchie entre les universités existait. Elle était faite de la casaque Sorbonne régnait sans partage sur l'enseignement supérieur français. En fait, elle était faite de la casaque Sorbonne régnait sans partage sur l'enseignement supérieur français. En fait, elle était faite de la casaque Sorbonne régnait sans partage sur l'enseignement supérieur français.

Superiorité parisienne

A cela s'ajoutent les qualités propres de ces établissements. Certains doivent leur notoriété à la réputation dont jouissent déjà la faculté dont ils sont les héritiers. D'autres, du sud de la France, à la stabilité d'un corps enseignant plus soucieux de qualité de la vie que de carrière parisienne. Parisiens tout repose sur le prestige d'un seul homme ou sur les liens qui unissent l'université et les entreprises locales. Ailleurs, ce sera l'existence d'un laboratoire de pointe.

Mais qu'on attribue cette réputation à l'autonomie ou à des caractéristiques plus anciennes, aux enseignants eux-mêmes ou à la politique du secrétariat d'Etat, une chose est certaine : aucun universitaire soucieux de sa carrière, aucun étudiant désireux de poursuivre des études un peu longues, ne peut ignorer qu'il y a de bonnes et de moins bonnes universités.

Dans plusieurs domaines, la supériorité des universités parisiennes est écrasante. Seuls résistent les établissements des grandes villes universitaires. Cette

parisiennes fermaient prématurément leurs guichets, refoulant de nombreux candidats vers des établissements moins cotés. Ce que cette « sélection par le sprint » — aux plus rapides les meilleures places — avait d'absurde et d'injuste a déjà été dit (« Le Monde » daté 17-18 juillet). Le plus étonnant, cependant, ce n'est pas qu'il y ait eu des incidents. C'est que ces incidents n'aient pas éclaté plus tôt.

hiérarchie incite nombre d'étudiants à se détourner de leur région d'origine.

Ainsi est mis en relief l'échec partiel de la décentralisation entreprise ces dernières années. Mais cette situation a surtout de graves conséquences sur la démocratisation de l'enseignement. Car ce sont les plus fortunés qui montent à Paris, les moins favorisés s'inscrivent au centre universitaire de la ville la plus proche, un établissement sans troisième cycle, ce qui, statistiquement, les incite à interrompre leurs études plus tôt.

Différentes solutions ont été imaginées ces dernières années pour corriger cette situation. On a tenté de limiter les transferts d'étudiants d'une académie à l'autre. On a obligé les étudiants de la région parisienne à s'inscrire dans des établissements de l'extérieur. On a tenté de limiter les transferts d'étudiants d'une académie à l'autre. On a obligé les étudiants de la région parisienne à s'inscrire dans des établissements de l'extérieur.

Bertrand Le Gendre

(1) Dans son numéro de juillet-août, « Le Monde de l'éducation » publie, pour la deuxième année consécutive, un « Palmarès 77 » des universités.

● Des places en psychologie à Paris-XIII. — Le Monde a publié le 12 août une liste des universités parisiennes où il est encore possible de s'inscrire en première année. M. Yves Castellon nous demande d'ajouter à cette liste la section de psychologie et de psychophysiologie qu'il dirige à l'université Paris-XIII.

● Université Paris-XIII, avenue Jean-Baptiste-Clement, 93540 Villeneuve. Tél. 822-03-42.

PRESSE

La direction du « Financial Times » décide de ne plus rémunérer les grévistes

De notre correspondant

Londres. — Le conflit social qui empêche la parution du « Financial Times » depuis bientôt deux semaines, a pris mercredi 17 août un tour aigu. La direction du quotidien des meilleurs d'affaires, en effet, averti les deux cent trente-deux ouvriers imprimeurs en grève, membres du syndicat National Graphical Association, qu'ils ne seraient plus rémunérés rétroactivement depuis samedi dernier. Elle a, de plus, menacé de licencier dans les quinze jours à venir trois cents salariés, dont des non-adhérents au syndicat, « pour nécessité économique ». La non-parution du journal depuis le 4 août, selon la direction, déjà cotée plus de 100 millions de livres sterling (8,5 millions de francs). L'arrêt de rémunération d'une partie du personnel équivaut à un allègement de 40 000 livres (340 000 francs) par semaine.

L'origine du conflit est un désaccord sur le nombre de jours de congés des typographes. Un accord non écrit leur permettait, depuis 1976, de prendre des jours

de repos en plus de leurs deux jours de congé hebdomadaire. Cette pratique s'est développée en pleine récession de l'économie britannique, quand le volume de publications a diminué. En conséquence, le nombre de jours du « Financial Times » se sont trouvés très réduits. La direction n'a découvert le pot aux roses qu'en mars dernier. Elle a alors décidé de rétablir le nombre de jours de travail. Pour l'instant, le conflit semble bloqué. Une formule de compromis mise au point par un comité d'arbitrage commun a été rejetée par la National Graphical Association. Il reste à savoir quelle stratégie vont adopter les ouvriers d'imprimerie pour qui, selon le secrétaire général du syndicat, M. Joe Wade, la décision de licenciement prise par la direction est « le comble de la provocation ». — (Interim).

ÉCHECS

● Le Soviétique Boris Spassky a gagné mercredi, au cinquième tour, la quatrième partie de la demi-finale du tournoi des candidats au titre mondial d'échecs qui l'oppose au Hongrois Lajos Portisch. Spassky, qui jouait avec les noirs, mène par 3 points à 2 et ne se trouve plus qu'à un demi-point — une partie nulle — de la victoire. — (A.F.P.)

JUSTICE

LE « TÉMOIN N° 1 » DE RAYOL-CANADEL DISCULPÉ

« La fragilité des témoignages »

Le témoignage d'une femme de trente-trois ans, venue atterrir, mercredi 17 août, après M. Guy Bellocq, juge d'instruction au tribunal de Draguignan, que M. Walter Folle, âgé de trente ans, avait passé la nuit du 3 au 4 août avec elle, à Nice, a été écarté par le double meurtre de M. et Mme Sydney Broderick, tués cette même nuit de plusieurs coups de feu à proximité du col de Canadel, dans le Var (le Monde des 11, 18 et 19 août). M. Folle, ressortissant italien, inculpé la veille, mardi 16 août, d'assassinat et de vol qualifié, avait été formellement reconnu par trois personnes après la publication par voie de presse d'un portrait-robot du meurtrier présumé.

La restauratrice du « Cintra », au Rayol-Canadel et sa fille, ainsi qu'une jeune fille de seize ans qui se trouvait dans ce restaurant avaient, en effet, certifié que M. Walter Folle et « l'homme à la Volkswagen bleue » ne faisaient qu'une seule et même personne.

Cependant, l'enregistrement du témoignage de la jeune femme et divers recoupements ont permis à M. Guy Bellocq d'établir la quasi-innocence de l'inculpé. Cela dit, le juge d'instruction doit entendre d'autres témoins pour vérifier la solidité de l'alibi, estimé « sérieux », de M. Folle. Interrogé sur la contradiction entre les déclarations concordantes des trois accusées d'une part et celles de M. Folle et de la jeune femme de l'autre, il a invoqué « la fragilité des témoignages humains ».

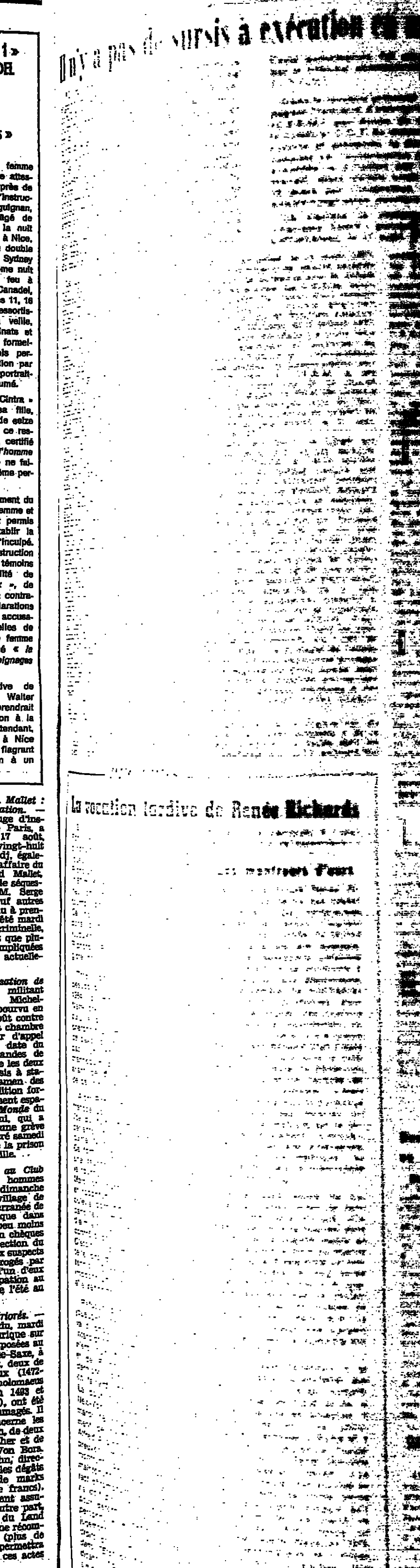
En l'absence définitive de charges pesant sur M. Walter Folle, M. Guy Bellocq prendra une décision de libération à la fin de la semaine. En attendant, M. Folle sera transféré à Nice et jugé en audience de flagrant délit pour une intrusion à un arrêt d'expulsion.

● L'inculpation de M. Mallet : une « citation » inculpation. M. Claude Hanoteau, juge d'instruction au tribunal de Paris, a inculpé, mercredi 17 août, M. Serge Guéni, âgé de vingt-huit ans, frère de Alain Guéni, également inculpé dans l'affaire du rapt de M. Bernard Mallet, d'arrestation illégale et de séquestration de personne. M. Serge Guéni, complice des neuf autres malfaiteurs, était parvenu à prendre la fuite. Il a été arrêté mardi 16 août. A la brigade criminelle, les enquêteurs indiquent que plusieurs autres personnes impliquées dans cette affaire sont actuellement recherchées.

● Pourquoi en cassation de M. Apalategui. — Le militant séparatiste basque M. Michel Angel Apalategui s'est pourvu en cassation mercredi 17 août contre la décision de rejet de la chambre d'accusation de la cour d'appel d'Alain-en-Provence en date du 9 août des deux demandes de mise en liberté, et contre les deux arrêts ordonnant les sursis à statuer et renvoyant l'examen des deux demandes d'extradition formulées par le gouvernement espagnol au 14 octobre (le Monde du 10 août). M. Apalategui, qui a commencé le 20 juillet une grève de la faim, a été transféré samedi 13 août à l'infirmerie de la prison des Baumettes à Marseille.

● Notables hold-up au Club Méditerranée. — Deux hommes armés se sont emparés dimanche soir 14 août dans le village de vacances du Club Méditerranée de Playa Blanca au Mexique dans d'Etat de Jalisco, d'un peu moins de 30 000 \$ en espèces en chèques de voyage. Selon la direction du Club Méditerranée, deux suspects sont actuellement interrogés par la police mexicaine et l'un d'eux aurait avoué sa participation au hold-up, le quatrièmement de l'Etat au Club Méditerranée.

● Des Cranach détortillés. — Des valeurs ont été vendues, mardi 16 août, de l'académie culturelle sur cinq toiles de maîtres exposées au musée du Land de Basse-Saxe, à Hanovre. Trois tableaux, deux de Lucas Cranach le vieux (1472-1553) et un de Bartholomaeus Bruyn le vieux (né en 1493 et mort entre 1553 et 1557), ont été irrémédiablement endommagés. Il s'agit pour ce qui concerne les œuvres de Lucas Cranach, de deux portraits de Martin Luther et de sa femme, Katharina von Bora. M. Hans Werner Grohn, directeur du musée, a estimé les dégâts à plus d'un million de marks (environ 21 millions de francs). Les cinq peintures étaient assurées pour le double. D'autre part, la direction du musée du Land de Basse-Saxe a offert une récompense de 5 000 marks (plus de 10 000 francs) à qui parviendrait à arrêter les auteurs de ces actes de vandalisme.



Le Monde

L'ÉTÉ

En famille

Vacances aux sommets

18 heures 30. Comme tous les soirs, en été, depuis cent cinquante ans, c'est l'heure du tour de rôle. L'heure où la place de l'église, à Chamoni, la gravité de la dispute à la sérénité, où les archanges un instant s'écroulent et pèsent d'un poids de chair pour consulter le tableau de la météo, faire leurs comptes, et parler comme des hommes. Dans l'ancien presbytère devenu la « maison de la montagne », le guide-chef de la compagnie réparti entre les guides les demandes des clients pour le lendemain. « Une personne pour le Mont-Blanc du Tacul. Une collective pour le Concombre. » Dans quelques minutes, les jeux seront faits, les destins scellés. Guides et clients se serront la main, se dévisageront, échangeront les mots utiles sur le temps, le matériel à emporter, et se donneront rendez-vous pour le lendemain matin à la première benne du téléphérique de l'aiguille du Midi.

Pour la famille Perrodeau, le rituel n'est pas exactement respecté. Depuis le temps qu'ils viennent ici, ils ont à leurs guides. Place de l'église, ils se mettent d'accord entre eux : avec Pierre Leroux, l'ancien du Tacul, vice-président du Syndicat national des guides, un des rares qui soient arrivés à « sommets » sans être né dans « la » vallée ; avec Claude Jacquot, qui revient du Cachemire. Demain, Michèle Perrodeau et deux enfants (le troisième travaille au mois d'août), Agnès, dix-huit ans, et Jacques, dix-sept ans, feront la Tour ronde (3 792 mètres), commandée par Pierre Leroux. Jean, le père, gagnera un refuge avec Claude Jacquot, dans l'après-midi, pour attaquer à l'aube violente les dômes de Midge, l'aiguille de Bionnassay et le Mont-Blanc. Les Perrodeau alimenteront la montagne. Tout a commencé il y a quinze ans. Deux des trois enfants ont une primo-infécondité. Le médecin conseille la Haute-Savoie. Michèle Perrodeau accompagne les convalescents : elle est séduite par le paysage. Son mari vient les chercher trois mois plus tard. « Dans le petit train à voie métrique qui grimpe de Saint-Ger-

vais à Chamoni, c'est le choc, un émerveillement enfantine. » Pourtant, du coup de foudre à la passion soigneusement consommée, il leur faut attendre deux ans. Leur boucherie parisienne ne laisse pas encore assez de temps ni de moyens. Quand ils prennent enfin leurs premières vacances, ils parcourent les sentiers, font de la « montagne de promeneurs ». Et puis c'est... l'escalade !

Marcher sur la neige

« Une envie d'aller marcher sur la neige », n'y tenant plus, Jean Perrodeau a le bon réflexe : au lieu de s'aventurer en montagne, il se rend au bureau des guides et participe à une « collective » au refuge des Grands-Mulets. Il fait la connaissance de Claude Jacquot, qui devient un ami. Enceinte de son premier enfant, il se rend à l'école d'escalade, et puis la Dent du Géant, le Grépon, la voie majeure du Mont-Blanc, la face est du Grand Capucin, et même une « première » l'an dernier, avec Claude Jacquot : la voie directe ouest du Mont-Blanc. Michèle Perrodeau, elle aussi, a fait des Grands-Mulets, le Chapeau à Corne, sur le Requin. Et les enfants. Ensemble, ils ont appris le « danger mesuré ». Ils savent, comme dit Pierre Leroux, que « pour les montagnards, souvent, le courage, c'est de renoncer ». « Beaucoup d'accidents arrivent parce que les grimpeurs veulent profiter au maximum d'un séjour trop court. Ils se trouvent au pied des rochers et le temps se gèle : ils y vont tout de même ! » Vous n'oubliez pas que nous sommes en vacances. Certaines années, nous ne faisons que trois grandes courses en un mois. Il faut mieux ne venir qu'un seul jour, et rester plus longtemps pour prendre moins de risques. » Un an sur deux. Mais ne plus aller à la montagne ? Michèle Perrodeau parait résignée par l'angoisse. Elle se dit qu'après tout, la mer... Puis elle revient à Chamoni. Agnès : « Après l'accident de Midge, au Tacul, j'en pleurais de fatigue, mais abandonner la montagne ? Jamais. » Jacques : « C'est si beau, là-haut... » Dans quelques jours, les Perrodeau repartiront vers la ville et la boutique où ils travaillent tous les quatre. Ils continueront d'élaborer leur projet de petites gorges. En se disant qu'il ne sera pas trop d'une année pour cuver cette ivresse-là...

CHARLES VIAL

New-York à visage humain

AGISSANT sous la contrainte du tribunal fédéral de New-York le maire de la ville, M. Abraham Beame, a donné — à contre-cœur — l'ordre d'interdire le stationnement aux voitures à l'intérieur d'une zone comprise entre la 39^e et la 34^e rue, dans le sens nord-sud, entre la 3^e et la 8^e avenue, dans le sens est-ouest. Le plan, approuvé par l'Agence fédérale pour la protection de l'environnement, prévoit une deuxième phase, une troisième phase d'ici à 1980 : le stationnement des voitures sera alors interdit dans toute la partie sud de Manhattan, depuis la 39^e rue jusqu'au Battery, à Wall Street. New-York sera une ville fantôme, a déclaré le maire, qui a promis d'utiliser tous les moyens dont il dispose pour empêcher le plan d'être appliqué.

Il a estimé que l'interdiction de parcourir — phase 1 — coûtera à New-York 100 millions de dollars en chiffre d'affaires. Le plan, qui est assez draconien, bien que progressif, vise à réduire de moitié le nombre des voitures (cent vingt-quatre mille par jour) qui entrent à Manhattan journellement. Cela, bien sûr, pour diminuer la pollution qui atteint, tous les jours, quatre, si l'on en croit les météorologues, des chapeaux de télévision, et un niveau insupportable. L'annonce prévue pour les autos garées dans la zone interdite est de 25 dollars (125 F). Le commerce new-yorkais vivra-t-il à ce coup de boutoir asséné à la ville par le gouvernement fédéral, comme l'écrit le « New York Post » ? D'autres expériences de ce genre aux États-Unis avaient, en un premier temps, conduit à la panique. Plus tard elles se révélaient bénéfiques. L'air sera certainement plus respirable, le trafic moins encombré, le niveau de pollution sensiblement et le centre commercial de New-York sera donc plus vivable. Le nombre de crimes et de suicides pourrait diminuer, à en croire les sociologues interrogés à la télévision. New-York n'est pas transformé en ville fantôme, comme le dit le maire ; en revanche, il présente, depuis que la circulation automobile a été réduite, un aspect plus humain.

LOUIS WIZNITZER

NATURISME

500 000 nudistes en bord de mer

LES « SAUVAGES » INQUIÈTENT LES VÉTÉRANS

Il fallait avoir beaucoup d'audace, autour des années 20, pour jeter par-dessus les moulins canotier, l'aux-col et les leçons de sagesse. Les aristocrates ont commencé, et nos jours la nudité n'est plus une bizarrerie des « happy few » : d'après les chiffres de la Fédération française de naturisme (F.F.N.), il y aurait actuellement plus de cinq cent mille nudistes sur le littoral. Deux millions cinq cent mille personnes pratiqueraient le naturisme en France, regroupées dans cent quatre-vingt associations et plus de quarante centres. A Montalivet (Gironde), sur 180 hectares, plus de six mille personnes essaient de vivre leur « gymnité », habitant une ville nouvelle avec ses rues, ses quais et ses commerces. Une cité défendue par des palissades de brylure pour cacher aux regards des autres — les « textiles » — ce tabou du corps nu qui ne les effraie plus guère.

Brise marine

La tolérance l'emporte désormais. Un magistrat doit affronter vaillamment le ridicule pour appliquer l'article 330 qui sanctionne l'outrage à la pudeur. Aujourd'hui, dans leur majorité, les Français acceptent la nudité et les mœurs évoluent si vite que la législation, toujours en lutte pour le droit à la nudité circulaire, n'arrive pas à suivre. « L'annonce bien des portes ouvertes », il est certain, reconnaît M. Godard, directeur de Montalivet, que nous devons nous adapter. Il ne suffit pas d'offrir uniquement la possibilité de se mettre nu, il faut développer les équipements de loisir, l'animation pour soutenir la concurrence. « Montalivet », s'efforce-t-il, mais l'esprit naturiste s'y perd. « La Mecque du nudisme » commence à rassembler à tous les autres centres de vacances. Beaucoup n'y séjournent qu'à cause des prix assez bas et des avantages de toutes sortes qui n'ont rien à voir avec la pratique de la nudité. « Beaucoup de textiles, canotiers », fait remarquer un montagnard de l'époque « pure et dure » : le naturisme était alors un art de la vie, une philosophie libératrice.

Ce qui n'empêche pas le petit arabe qui accompagne le visiteur — des vétérans de la Fédération, le pas alerte, rien qu'un

laineux sur les épaules pour se protéger de la brise marine — d'y croire toujours et de vanter les innombrables bienfaits de la « gymnité ». Ici, tout le monde se connaît : quand on est nu, des liens tout de suite se créent... Ils parlent contre l'évidence.

Dans Montalivet, comme dans toutes les villes, les passants se croisent sans se voir. Les catégories sociales se sont naturellement reconstituées : ici, les beaux quartiers — bungalows spacieux et confortables — là, les camps de toile. « Etre nu, c'est faire tomber les barrières sociales », mais elles se reforment à partir d'autres signes... En fonction du niveau de langage de chacun par exemple. De plus, les étrangers, en grand nombre (plus de 60 % à Montalivet, cette année), ne facilitent pas une communication immédiate. Les anciens voudraient que la porte du centre soit celle d'un paradis et que tombe tout le mal du monde avec le vêtement. La réalité est encore loin de cette utopie.

Si chacun s'accorde sur le plaisir de vivre nu dans la nature, de sentir sur sa peau les douceurs de l'air et du soleil, les avantages et les justifications de la nudité collective sont moins évidents. Sur ce chapitre, on prête à apporter des cautions que des arguments : « Roger Garudy était chez nous le mois dernier. » La sourde divergence qui divise actuellement les nudistes « sauvages » et les « organisés » met bien en évidence les limites de la « philosophie » officielle. Chez nous, explique M. Parazine, secrétaire général de la Fédération, tous les partis politiques sont représentés, nous n'acceptons pas le nudisme provocateur... Mais les « sauvages », appelés par les fédérés les « inorganisés », ne donnent pas l'exemple d'une nudité plus naturelle, en ne s'embarrassant ni de tant de précautions, ni de tant de mutualités ? Perdus parmi les néophytes dans le centre, accusés de puanteur par les « sauvages » — au dehors, les « vrais de vrais » demeurent inébranlables capotants.

C'est qu'à l'intérieur des remparts, l'homme nu vit une nudité particulière, comme s'il avait rejeté ses habits trop ajustés

pour se glisser dans l'immense vêtement du camp. Là, il se sent protégé par des surveillants plutôt sévères — qui n'ont pas son badge d'entraîneur — la chasse aux voyeurs est organisée, on ne peut plus sortir du centre après minuit. Ce traitement spécial, ces entraves à leurs charmes, sans doute, comme les gênes qui proviennent de la civilisation. Par exemple, l'usage de la bicyclette, mais quand on voit les protections qu'utilisent les coureurs, ou les courses, le matin, au centre commercial, où l'on attend, tout nu, son tour à l'étal du boucher. Curiosité du comportement... Il en fallait parfois des images surréalistes. Un plaisir ?

Un regard plus haut

Un autre ? Les yeux et les attitudes d'une sublimation volontaire. Ici, on ne voit plus les gens nus, affirment les vétérans. Et, quelques mètres plus loin : « Splendide, n'est-ce pas ? » Pas un qui n'ait jeté un œil furtif, mais « comme pour une œuvre d'art », s'empresse-t-il de préciser. La vie en nudité crée aussi ses conventions sociales. On ne se rendra pas chez des amis sans emporter un serviette pour s'asseoir. On avancera toujours la tête bien droite. « Ne trouvez-vous pas que le nudisme, c'est un regard plus haut ? » Pas un qui n'ait jeté un œil furtif, mais « comme pour une œuvre d'art », s'empresse-t-il de préciser. La vie en nudité crée aussi ses conventions sociales. On ne se rendra pas chez des amis sans emporter un serviette pour s'asseoir. On avancera toujours la tête bien droite. « Ne trouvez-vous pas que le nudisme, c'est un regard plus haut ? »

De cet effort à l'ignorer résulte une morale pudibonde, un repliement sur la famille à l'instar de ces deux grand-mères papotant et tricotant nues en surveillant leur petit-fils. Les années délicieuses où il a fallu se cacher, les heures de honte, ont incité à plus de rigueur, plus de principes, ceux qui avaient transgressé le tabou du corps nu, comme s'ils voulaient se faire pardonner. Si bien qu'aujourd'hui le nudisme n'est plus que le semblant d'une nudité. La vraie nudité serait-elle ailleurs ?

CHRISTIAN COLOMBANI

* Fédération française de naturisme, 4, avenue du Coq, 75003 Paris.

Monde

DEUX VOIX DES

L'attention de Salvat

LES MINISTRES... et le

FEUILLETON N° 34

19 AOÛT

LES ENVOÛTÉS

par Witold Gombrowicz

Maya a retrouvé Walchak dans un bal populaire et, pour la première fois, elle s'affichait avec lui, le présentait même à ses amis et à sa présidence, horrifiée, comme son fiancé. Mais sa venue au départ, dans l'émervaillement général, le porteur d'un air de groupe à disparu et les soupçons se portent immédiatement sur Walchak.

L'annonce du scandale s'était répandue rapidement dans les milieux mondains de la capitale. Le récit en était colporté à droite et à gauche par les amis de Maya, comme s'il s'agissait d'une histoire d'été, dans le plus grand secret. Enfin, on avait percé le secret de la belle Maya, qui avait réussi en si peu de temps à intéresser tout le monde à Varsovie par son inquiétante façon d'être ! Amoureuse d'un garçon de café, fiancée à un garçon de café qui, notes bien, était soupçonné d'avoir fauché le portefeuille de Skulski !

On se précipitait en foule au bar de « l'Europe », mais Walchak n'y travaillait déjà plus. Le lendemain du bal, on lui avait signifié son congé, certainement sur intervention de Skulski. Aussitôt, Maya s'était trouvée complètement isolée. Il ne lui restait plus que Malinlak et la marquise qu'il avait rendue folle.

Elle ne s'en offusquait pas. Elle n'avait pas besoin de société et vivait dans une sorte de transe. « Mais non, il n'a pas volé, essayait-elle de se convaincre. Il n'a pas volé, c'est impossible ! Allons donc ! Juste au moment où elle s'était finalement déclarée ! »

Elle se perdait dans ces contradictions. Quand, à la sortie du bal, elle l'avait adjuré d'avouer, au moins cette fois, il lui avait donné sa parole qu'il n'avait pas volé. Elle n'avait rien pu en tirer, sauf qu'il ignorait qu'il avait glissé le portefeuille derrière lui. Mais il disait cela bizarrement. Maya sentait la médiane à son endroit.

Pouvait-on vraiment s'en étonner ? Elle-même, dès le premier instant qu'elle l'avait connu, ne s'était-elle pas conduite de manière pour le moins excentrique ? De nouveau, Maya ne savait plus où elle en était. Etait-elle ingénue et naïve ? Corrompue et cynique ? Grossière et banale ? Qui était-elle, était-elle capable ? Tout n'était que trouble et obscurité, gratulé pure.

Dans le sombre hall du « Bristol », quelqu'un lui sautait doucement le bras. Elle se retourna. C'était sa mère. Mme Okholowska allait vieillir de dix ans. Des sillons bleutés avaient surgi autour de sa bouche et sous ses yeux — telle fut la première impression de Maya.

Maya se mit à rire. « Mais il n'y a rien d'extraordinaire ! » Elle s'installa près de sa mère et commença à parler de son mariage, comme si effectivement rien d'extraordinaire ne s'était produit. Elle mariait son émotion, pour éviter à tout prix que sa mère ne participe à la confusion. Elle se sentait infiniment mieux la tenir à l'écart !

De son ton quelque peu enfantin, elle expliqua qu'en fait elle était très contente de sa fugue et de son séjour à Varsovie. Tout était pour le mieux ainsi. Elle avait trouvé un emploi auprès de Malinlak et gagnait sa vie. Quant à Walchak, elle n'avait rien à lui reprocher. Elle avait énormément gagné, elle avait gagné en maturité. Je commence à concevoir la vie plus sérieusement. Quant à Walchak, effectivement, je le rencontre, j'ai même pris son parti au bal, car on l'accusait injustement. Je m'occupe un peu de lui, et j'aimerais l'aider à réaliser ses projets en ce qui concerne le tennis. Mais vous ne pouvez même pas vous imaginer, maman, les critiques et les jalousies du monde sportif. Ces fiançailles sont une pure bêtise ! En tout cas, il ne peut me nuire, j'ai déjà rompu définitivement avec Okholowski.

Mme Okholowska n'en croyait pas ses oreilles. Elle ne pouvait supposer que Maya fût capable de déguiser à ce point. Elle était venue ici le cœur lourd d'angoisse et elle la trouvait satisfaite de son sort et parfaitement équilibrée. A l'écouter, on avait l'impression que tout était simple, allait de soi, respirait le naturel.

Elle se sentait incapable de comprendre Maya. « Il se peut que je rentre prochainement à Polka, continuait Maya du ton le plus détaché du monde. Seulement — elle rougit — il y a une chose, cette histoire d'argent, je vous demande pardon, maman. Je comprends fort bien ce qu'une somme pareille représente dans votre situation. J'économiserai sur mon salaire et je vous la rendrai, vous pourrez y compter. — Ma chère enfant, ne comprends-tu

done pas que la réputation est compromise ? Que les gens clabaudent sur ton compte ? » Maya, la gorge serrée, les yeux fixés sur les stigmates des souffrances endurées par sa mère, ne cessait de répéter en son for intérieur : « Il faut que je la rassure ! Il faut que je la rassure ! »

Et elle lui dépeignait avec une telle objectivité toute son existence varsoivienne que la honte envahit Mme Okholowska à la pensée des larmes qu'elle avait versées en vain. D'ailleurs, elle connaissait assez Maya pour savoir qu'aucune pression n'aurait d'effet sur elle. La promesse qu'elle rentrerait bientôt à Polka la rassura définitivement.

« Il y a encore quelqu'un qui désire te parler », dit-elle en partant. Un instant plus tard, Okholowski entra dans la chambre de Maya. Mme Okholowska se retira discrètement — à choisir entre deux maux, elle préférait encore Okholowski à Walchak. Restée seule, Maya et Okholowski se serrèrent la main et se retrouvèrent face à face. « Tu as changé, dit Okholowski. — Toi aussi tu as changé », répondit Maya comme en écho.

En fait, aussitôt après le départ de sa mère, le masque était tombé de son visage. Okholowski resta stupéfait devant sa beauté. Seulement, ce n'était plus la noble grâce seigneuriale de la demoiselle Okholowska de naguère. A présent, elle était marquée par l'ambiguïté, l'incertitude et l'avidité. Maya de son côté n'était pas moins étonnée de son apparence. Okholowski avait l'allure d'un spectre. Il avait maigri, jauni, ses yeux étaient hagards, ses mains tremblaient, on aurait dit un grand malade nerveux. Visiblement, il ne tenait que par un constant effort de volonté. Son front était creusé de deux rides verticales qui ne s'y trouvaient pas auparavant. Quelques cheveux blancs étaient apparus sur ses tempes.

Elle fut prise de pitié. Si elle n'éprouvait rien pour cet homme, lui souffrait à cause d'elle. « Voici trois semaines que nous ne nous sommes vus », dit-il.

Du coup, elle mesura que très peu de temps auparavant elle était encore à Polka, et combien les événements s'étaient précipités. « Inutile de discuter, poursuivit-il en la détaillant attentivement. Tu ne me rendras pas. C'est fini. — Comment le sais-tu ? — Je le vois. Ce n'est pas la peine de parler. » Elle respira.

« Tu es raisonnable. — Il essaye de se contenir, mais n'y tint pas. — Pendant trois semaines j'ai vécu à l'idée de te retrouver et de te parler. Mais à quel bon ! Je te souhaite bien du bonheur au sein de la nature avec ton père ! conclus-tu avec un sourire sarcastique. — Tu es bien sûr que ce sera avec lui ? — Ça se voit, non ? Je ne croyais pas ce qu'on m'avait raconté, aujourd'hui encore, il y a une heure à peine. Mais maintenant je suis sûr ! C'est plus une simple ressemblance ! Tu es sa réplique vivante ! Il t'a passé son virus. Tu es devenue vulgaire et commune, comme lui. Je parie que rien ne vous sépare plus. — Je ne te demande qu'une chose. Épargne le résultat de tes observations à ma mère. Elle ne doit rien savoir. — Dans une heure je rentre à Łódź, repartit-il après un silence prolongé et en jetant un regard trépidant à l'entour. Je ne faisais que passer. Il faut que je parte. Ici, tout est fichu. Moi aussi j'ai une chose à te demander. Tu es au courant de mes affaires, d'espérer que tu n'en parles pas à personne et que tu garderas le silence sur mes projets. »

Heureusement, Maya n'eut pas le loisir de s'attarder à cette vision. Malinlak la convoqua pour lui annoncer qu'elle s'installait à Constantinople dans deux jours. Il en avait assez d'habiter à l'hôtel, et ne rêvait que de soleil et de verdure. (A suivre.)

© Copyright Stock et Rita Gombrowicz. Traduction Albert Mailles et Hélène Włodarczyk.

مكتبة الامم المتحدة

Le Monde DES LIVRES

DEUX VOIX DES TROPIQUES

L'aliénation de Salvat Etchart

● Au lieu d'un langage adapté à des personnages, quelques personnages fondus dans une jungle de mots.

LES trois livres qui jusqu'ici avaient réuni Salvat Etchart, la prose et la poésie, le roman et le conte, ont été publiés en 1967, se distinguant par des images explosives et comme un rythme hanté par la prose et la poésie. Les formes, les couleurs, les sentiments, précipités les uns contre les autres, s'accrochent les uns plus ou moins bien d'un récit, ou plutôt le dévalent vers des splendeurs qui, aussitôt, avaient le don de se dissoudre dans un ravissement périssable.

L'Homme empêché donne à cette manière d'être et d'écrire une véritable ampleur. Les mots sont comme des plantes qui dévorent tout, la psychologie et le réel, le temps et l'espace : ils grouillent et ne laissent pas le lecteur pénétrer dans le cœur de ce qui est dit. Carnivores ou végétaux, il doit les subir avant de se laisser aller au chemin dans la vérité martini-

quaise. D'ailleurs, Salvat Etchart ne lui permet jamais de les égarer suffisamment : il procède par accumulations successives, où le visuel et le mental se confondent, de sorte que les causes et les effets sont la proie de perpétuelles collisions, comme à même le marigot un combat entre le rêve et l'événement répé-

table. Qu'est donc ce livre, si prenant, si impitoyablement lyrique, si riche, si original ? On peut sans conviction profonde l'inviter, lui ou là, les plumes de Césaire, ou du Haïtien Jacques Roumain, il n'en demeure pas moins qu'il échappe à toute comparaison. Quand on se soustrait à sa tumultueuse litanie, on y distingue un personnage, Pierre Jonas, dont on reconnaît peu à peu les gestes et que l'on cerne, pour aussitôt le perdre au milieu des fleurs, des feuilles et de la vase. Ce n'est point si simple, en fait : l'âme et l'esprit de Pierre Jonas sont également perméables, et constitués de masques car il se veut pareil à son environnement. Allégué par la nature, il se perd volontairement, pour ne plus avoir à se saisir, pour désapprendre à vivre en sa propre présence. En lui, il y a ainsi des marécages qu'il entretient et des pétales vénéneux qu'il nourrit de chair et d'abstraction. Atteint de doute, il aspire au mimétisme le plus complet : il veut mieux être le décor que l'esprit, et la chose que le sentiment.

Ce qui lui arrive : son travail, ses rencontres, ses écrits, ses rêves et, enfin, sa mort ne lui appartiennent pas : la forêt impénétrable des mots s'en est emparé, comme le feraient les sangues, les sauterelles ou les fourmis rouges. Il y trouve la justification à sa méfiance de soi-même. Dans la seconde moitié du livre, Dodone, que le lecteur aura lentement appris à séparer de Pierre Jonas, aura un sort assez semblable, et il importe peu que l'un meure, alors que l'autre continue de vivre et de s'interroger. Tous deux, ou rapprochés jusqu'à la coïncidence, ou séparés pour mieux souligner leurs similitudes, sont un seul aspect du refus de l'identité.

La prose hallucinatoire de Salvat Etchart nous implore, à chaque page, de ne pas nous arrêter à l'analyse des circonstances ou des états qui peuvent la traverser. Il s'agit de subir ses charmes lyriques, au sens fort, et de nous laisser entraîner dans les sous-bois d'un verbe où tout est transe et superbe ressassement de cette transe. On songe, en fin de compte, à un Malcolm Lowry, plus baroque et plus sorcier. Perdre pied devient alors une volupté.

ALAIN BOSQUET.

* L'HOMME EMPÊCHÉ, de Salvat Etchart. Mercure de France, 344 p., 22 F.

LA FIÈVRE DE XAVIER ORVILLE

● Cette misère cachée sous l'apparente douceur de verre.

LA parole est à l'arbre, au fromage né dans la nuit des temps, premier témoin de l'île, gardien du patrimoine. A ses pieds, une femme, Délice, la bien nommée, que la vie comble d'amour avant de l'abandonner, toute seule, au seuil de la mort. Au creux du feuillage, une tribu de merles dont les prises de bec s'inspirent des joutes politiques des hommes. Nous sommes à la Martinique, pays excessif, surchargé de parfums, de couleurs, d'émotions. Les touristes s'en grient, peu soucieux de découvrir l'envers du décor. Qui traitait que « les belles mulâtres, semblables aux fleurs charmes dont la palpitation arrête le soleil à midi », ou que « les nègres gros et gras » qui s'enlèvent avec les danses de biguine ne rient si fort pour écarter, confondre le spectre de la misère ? Comment admettre, comment imaginer, qu'on puisse mourir de faim au paradis ?

Il fait trop doux, l'air sent la vanille et le rhum, le carnaval égrené ses flonflons et si, d'aventure, survient une catastrophe, tremblement de terre ou raz de marée, la mère patrie vole au secours de ses enfants. Tout invite à l'insouciance ; les auréoles, les promesses, tiennent lieu de travail et de pain, les gentils sauvages somnolent et ce ne sont pas leurs maîtres et ancêtres gaulois qui les réveilleront. Peu à peu cependant la fête s'essouffle, on la dirait minée de langueur ou rongée d'impatience. Quelque chose mûrit à l'ombre du fromager, un mélange d'angoisse, de méfiance, de déception, qui deviendra, demain, prise de conscience.

Colombe, Aurore et Solitude

Délice mesure le chemin parcouru depuis son mariage avec un homme si droit, si juste, qu'il méritait d'être appelé « homme d'équerre ». Elle chante la joie de mettre au monde, berce en rêve ses filles, Colombe, Aurore, Solitude, voit ses fils s'éloigner pour des pêches miraculeuses, et se retrouve soudain, les mains vides, frappée par tant de deuils quelle n'a plus assez de larmes pour les pleurer. En arrière-plan, l'île subit flegmatiquement les caprices de l'histoire, elle, à tour de rôle : « Vire de Gaulle ! » ou « Vire Pétain ! », célèbre son tricentenaire, essuie un cyclone, réclame des subventions, passe du statut de colonie à celui de département et se soule pour apaiser les tiraillements de son ventre vide.

Xavier Orville a prêté sa voix au fromager-conteur. Martini-qualis fixé à Toulouse où il enseigne l'espagnol, il tire de sa nostalgia du pays natal une musique, des images, dont la magie évoque parfois son compatriote, le poète et romancier Loys Masson. S'il lui arrive de céder au vertige des mots lorsque, par exemple, « le soleil s'entortille l'escarpement des corolles », c'est par désir exaspéré de nous rendre la lumière, l'extase de « la bas ». Que notre vocabulaire, même enrichi de patois antillais, doit lui paraître pauvre pour traquer tout ce qu'il porte en lui ! Mais qu'il se rassure, sa fièvre brûle la page, dévore les souriantes cartes postales et nous communique son regret lancinant d'une patrie volée aux apparences.

GABRIELLE ROLIN.

* DELICE ET LE FROMAGER, de Xavier Orville. Grasset, 187 p., 21 F.

LES MÉMOIRES D'ARAGON

N EN doutez pas ! Ces Mémoires qu'Aragon refuse de nous donner chaque fois qu'on l'en presse, il est en train de les écrire. Mieux que cela, ils sont en cours de publication. Seulement, il les camoufle et les enfouit dans l'édition de l'Œuvre poétique qu'a entreprise en 1974 le Livre-Club Diderot. C'est que le projet s'est modifié, chemin faisant, a pris une tout autre ampleur. Il s'agissait au début de rassembler des poèmes, des proses, dispersés dans des revues mortes ou inépuisables, avec précieuses notes, circonstances de composition : Aragon glanait ce qui était resté en dehors de la grande moisson des œuvres publiées. De volume en volume, les commentateurs d'aujourd'hui ont pris le pas sur les écrits d'hier.

Le tome VII confirme, de ce point de vue, l'importance de l'Œuvre poétique. Il recouvre les années 1936-1937 à partir desquelles vont s'accumuler les grilles contre Aragon. Où en est-il quand le livre commence ? Membre non influent encore du parti communiste, mais l'influence va croître avec les Beaux Quartiers, qui recourent, en novembre 1936, le Renaudot, secrétaire de rédaction de la revue Commune, mais aussi collaborateur de la revue Europe ; enfin, à partir de 1937, directeur-fondateur de Ce soir, « journal de gauche, indépendant du parti », à la tête duquel Maurice Thorez l'a placé. A travers ces expériences, un chapitre de l'histoire de la presse s'écrit. C'est pittoresque, mais secondaire.

L'ESSENTIEL du livre est dans le récit des trois mois, juin, juillet, août 1936, passés en U.R.S.S., par Aragon et Elsa, appelés par Gorki. Pour quelle raison au juste ? Ils arriveront trop tard pour l'apprendre. Ils se retrouvent en compagnie de Gide, qui rapportera de son séjour le fameux Retour d'U.R.S.S., augmenté des Retouches. Gide vu par Aragon, sur ce théâtre inhabituel, à la porte de la propriété où Gorki vient de mourir, à Barvikha, lieu de vacances communes, où Elsa joue la rôle d'interprète entre Gide et Dimitrov, ou dans les circonstances tragiques qui entourent la mort à bas d'Eugène Dabit, victime d'une scarlatine... Le portrait tient à la fois du règlement de compte et de l'hommage rendu à un aîné par un cadet qui n'a pas eu autant de perspicacité.

Nous sommes désormais au cœur du redoutable problème qu'affronte Aragon dans ces Mémoires volés. Durant le séjour en U.R.S.S., il n'a pas eu à connaître qu'un Gide, sec, égoïste, vite oublieux des services rendus. Des arrestations le stupéfient : c'est le général Primakov, mari de Lili Erik, la sœur d'Elsa. Il sent l'angoisse et la terreur peser sur tous. « On ne posait pas de questions », « On se sentait vivre au bord du trou. »

TOUCHE de si près, il avait de quoi se dessiller les yeux. Il reconnaît qu'il les ferme. Et il essaie de comprendre, de se comprendre. Comment y parvenir autrement qu'en reconstituant le cours embrouillé d'une vie où tout se mêle, se croise, s'appuie, se contredit. Car le ciel s'obscurcit là, mais il s'est éclairci ici avec la victoire du Front populaire, et c'est ailleurs que l'orage éclate : la guerre d'Espagne. Contre ce danger-là, qui lui dissimule l'autre, Aragon va foncer tête baissée. Et on le suit avec Elsa sur les routes de Barcelone, de Madrid, de Valence, chargé par le parti d'apporter aux combattants les éléments d'un poste de secours, des films pour soutenir le moral.

par Jacqueline Piatier

Il y a une scène très belle, très significative, qui se déroule une nuit dans un café de Madrid. On vient d'apprendre que l'U.R.S.S., après la France, après l'Angleterre, s'est ralliée à la politique de non-intervention. Les Espagnols orient à la trahison. Aragon défend l'U.R.S.S. Il va tout loin ; que pèsent l'Espagne pourvu que survive le grand pays de l'avenir ! On se quitte dans une rage exaspérée. Quelques heures se passent, et Aragon, ne pouvant dormir, retourne au café. Tout le monde est encore là. Il s'attend au pire. Et voilà qu'on l'entoure, qu'on le bouscule pour l'embrasser : les premiers camions de l'aide soviétique viennent d'arriver à Madrid.

« J E semble ici tout mêler : la poésie, le roman, le temps qui passe, les grands changements qui se font dans les masses comme dans les individus, mais ne comprenez-vous pas que c'est cela qu'il faut jeter en pleine lumière pour qu'on comprenne l'histoire avec ou sans majuscule. » On ne saurait mieux définir la manière de ce livre riche, morcelé, enchevêtré, où la phrase souvent s'entortille, perd son fil, le reprend, s'interrompt, charriant le détail infime aussi bien que la vue d'ensemble, la réuse comédie et le frisson tragique, les faits de l'histoire et les accidents de la vie privée : par exemple, cette péroraison dont Elsa manque mourir, et la peur qu'il a ressentie cette nuit-là fait croire le lendemain à Aragon, devant l'éruption chez lui déclenchée, qu'il est atteint de la vérole !

Cernés par la torrent, émergent les textes écrits pendant ces deux années : des articles, des discours un peu trop ronflants, un beau poème : le Songe d'une nuit d'été, qui paraît célébrer la beauté d'Elsa endormie. Mais non ! C'est à l'U.R.S.S. que le chant est dédié. Tout cela pas très important pour l'œuvre d'Aragon, sinon que les essais critiques précisent bien ses idées sur le réalisme et que celui-ci doit être « national » et « français » pour devenir parfaitement « socialiste ».

Tout de même, parmi ces collages d'une autre époque qui ne sont pas décevants, figurent les Vérités élémentaires qu'Aragon écrit à Moscou. Cet article de 1937, sous le titre de Communisme de mars 1937, analyse les thèmes antitroïskistes de la propagande stalinienne. La pièce à charge est donc fournie avec cette note : « Ce n'est pas sans honte qu'on peut relire cette « prose » là, quarante ans plus tard, quand il faut bien en reconnaître la paternité. » Seulement elle n'est pas publiée seule. La suivent des déclarations d'écrivains soviétiques : Vsevolod Vichnevski, Isaac Babel, M. Iline et S. Marchak, V. Chlovski. Tous auront à subir peu après, quoique d'une manière inégale, le fléau de la répression. Morts ou vivants, réhabilités par la suite. Et pourtant, comme ils y vont !

ON saisis très bien la démarche d'Aragon dans ce livre qui ne saurait passer pour une autocritique. D'abord il vient trop tard, l'auteur le souligne lui-même. Et puis, s'il avoue, c'est vrai (« L'année 1937, celle des grands procès monstrueux que j'ai pourtant applaudis... »), il plaide aussi : coupable, mais pas seul ; avec les circonstances atténuantes, à cause d'un péril plus imminent.

Cette mise en question d'un écrivain par lui-même, cette dignité gardée dans l'avouement reconnu, ce temps rassusé dans la complexité confuse de la vie, à moins qu'on ne veuille à tout prix condamner Aragon, comment ne pas les entendre pour s'en laisser convaincre et prendre finalement la juste mesure d'un homme, de son histoire et de l'histoire ?

UN texte si important, on regrette que des fautes l'entachent. Elles abondent : simples coquilles qui obscurcissent un récit déjà rendu difficile par sa sinuosité sinueuse, erreurs de faits, de dates, contre lesquelles les errata, envoyés après, sont peu efficaces et, en tout cas, insuffisants. Mais on regrette encore plus que cette publication soit pratiquement inaccessible. On ne la trouve pas en librairie. Il faut souscrire à l'ensemble. Ainsi, en « contrebande » ou presque, se déplace, passionnant, un des ouvrages majeurs d'un écrivain majeur de notre temps : les Mémoires d'Aragon.

* L'Œuvre poétique d'Aragon, tome VII, 1936-1937, 477 pages illustrées. En souscription au Livre-Club Diderot.

Les démons, les monstres... et les autres

● « La Grande Anthologie du fantastique » : pour flirter avec la folie...

« HISTOIRES démoniaques », cinquième des huit tomes de la Grande Anthologie du fantastique de Jacques Gollard et Roland Stragliati. Précédent : « Histoires de morts-vivants », « Histoires d'occultisme », « Histoires de monstres », « Histoires de fantômes ». Suivront les doubles, les aberrations, les cauchemars. Anthologie thématique, donc. Chaque volume comporte une introduction à la littérature fantastique, une préface au thème du recueil, une présentation de chaque récit — dus à J. Gollard — et une bibliographie, bibliographie et éventuellement filmographie des auteurs — dus à la patience et à l'érudition serines de R. Stragliati.

Le thématisme peut faire grincer des dents. Les anthologistes avouent que ce choix procède d'un a priori, dont on trouve justification dans l'introduction générale : justification historique, pourquoi débaucher cette répartition qui ne nuit pas forcément au souci de mettre en valeur la diversité et l'inventivité du fantastique ? — et justification psychologique et existentielle. Il est vrai que si pour R. Stragliati le fantastique est poétique par excellence, J. Gollard n'y voit que traduction cathartique de nos tourments et déliés (« psy ») : en écrire pour ne pas devenir fou, en lire pour le devenir un instant.

Ces introductions et préfaces, à la fois trop ambitieuses et lacunaires, sont décevantes. Visant à une totalisation historico-anthropologique-psychanalytique, elles n'évitent ni les digressions, les raccourcis et simplifications, quelque peu abusifs. En outre, et ce sont là les grincements du thématisme, elles demeurent quasiment muettes quant au fait littéraire. Murmure fâcheux qui entretient le lecteur et l'équivoque du « genre » et semble oublier que le texte fantastique est avant tout un texte, événement d'écriture au même titre que tout autre. Autre inconvénient : si, de volume en volume, la preuve est faite de la richesse des thèmes, en contrepartie la faiblesse du classement thématique se désigne d'elle-même.

L'entreprise relève souvent d'un arbitraire inévitable, dont on prendra pour exemple la présence de Marie Melik Elanville, de A. van der Aar, et de Sredni Vashar de Saki, qui ne s'imposent pas à l'évidence dans les « Histoires de monstres ». Et, d'une façon générale, la complexité de certaines nouvelles s'accommodent mal du mouvement réducteur qui met l'accent sur un aspect particulier du récit. Le thématisme est décidément plein de problèmes. Sur ce point, attendons l'ouvrage théorique auquel songe Jacques Gollard.

Mais tant pis pour ces inconvénients et ce silence que les textes compensent incontestablement. On peut regretter que les auteurs n'aient considéré que le domaine occidental et déplorer quelques absences de marque, il n'en demeure pas moins que l'anthologie est générale en réussites d'écriture.

A côté des grands classiques, le Miroir d'encens, Vire, la Dame de Pique, etc., on découvre avec délices des récits moins connus, mais non moins remarquables. La Tante de Seaton, de Walter de la Mare, entre autres, un de ces récits sans surnaturnal ni accessoires spectaculaires, où le fantastique naît des silences et des malices de l'écriture. Au contraire, le Conte Magnus, de M.-R. James, mobilise tout l'arsenal vampirique, mais avec un raffinement et une maîtrise qui en font un petit chef-d'œuvre

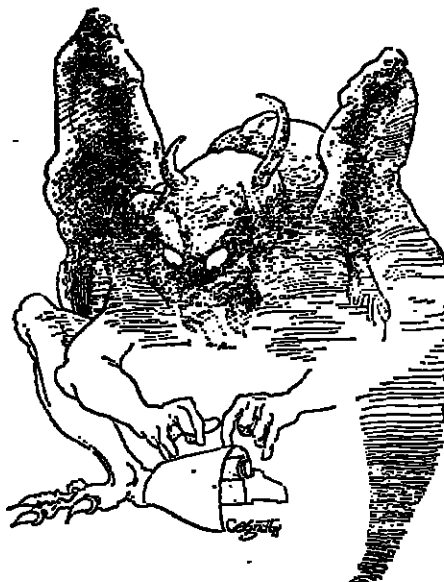
du genre (ces deux récits dans « Histoires de morts-vivants »). Il faut lire aussi le Petit Chat Miroir de C. K. (« Histoires d'occultisme ») et la Déserteuse chez Bianca, d'I. Seabright (« Histoires démoniaques »), brillant d'ironie, le plus séduisant des trop rares récits féminins des recueils, et sans contester l'un des plus modernes dans une anthologie où les plus beaux récits contemporains s'apparentent aux classiques : Abouze ou la Comédie des morts, de J.-L. Bouquet (« Histoires de morts-vivants »), le Miroir d'encens, de J.-L. Bouquet (« Histoires d'occultisme »), le Passage Pommeroy, d'André Pieyre de Mandiargues (« Histoires de monstres »). Quelques nouvelles moins achevées aussi, la faute en est encore aux impératifs du thématisme...

La Grande Anthologie du fantastique vaut donc qu'on s'y arrête. Elle rassemble des textes souvent inaccessibles pour des raisons diverses et elle offre une très précieuse documentation. En outre, elle a le mérite non négligeable de s'adresser aux écorcées point trop rebondies.

Un passage de lecture tout à fait recommandable

NATHALIE DUDON.

* LA GRANDE ANTHOLOGIE DU FANTASTIQUE, de Jacques Gollard et Roland Stragliati. Presses Pocket, huit vol. Histoires démoniaques, 5^e tome, 402 p., 2,80 F.



(Dessin de Jean-Pierre CAGNAT.)

par Witold Gombrowicz

contre - culture

LES DERNIERS « DESPERADOS »

« LAS VEGAS PARANO »

● Las Vegas parano associe sur un rythme sauvage amertume et humour noir, rêverie poétique et reportage vérité.

Le « nouveau journalisme » existe-t-il, et d'abord qu'est-ce que le « nouveau journalisme » ? Philippe Mikriammas, qui a traduit *Las Vegas parano*, apporte en quelques pages d'introduction des éléments de réponse. Le phénomène est apparu vers 1960. Certains journaux américains pensèrent qu'il devait être possible de faire du journalisme *à l'usage* et *à l'usage* du roman. Donc le « nouveau journalisme » a pour vocation de déjouer le roman, qui crée ses personnages de l'intérieur. Il renoncera à l'étendue objective. Il recourra à toutes les techniques romanesques : scènes, dialogues, monologues intérieurs, changements de points de vue, passage d'un locuteur à l'autre.

On pourrait citer comme précurseur de ce « nouveau journalisme » *The Village Voice*. Mais ce sont Gay Talese du *New York Times*, et Jimmy Breslin du *Herald Tribune*, qui ouvrirent vraiment le chemin, suivis par quelques autres dont celui qui fut le premier révélé en France, Tom Wolfe, auteur de *The Electric Kool-Aid Acid Test*, publié dans la collection « Fiction and Co » aux Editions du Seuil, dans une magistrale traduction de Daniel Mannoc. On a eu vite fait de considérer ici Tom Wolfe comme le représentant du « nouveau journalisme » américain, qu'aujourd'hui Ph. Mikriammas conteste en opposant à cet « enfant chéri » un *chouïa snob*, un brin esthétisant, pas mal intelligent et passablement mondain, celui qu'il considère comme « l'enfant prodige, ravagé, caustique, cynique, grinçant et éblouissant ». L'énigmatique Hunter S. Thompson.

La Saga des motos

La biographie du monsieur semble à la hauteur des affirmations de son héros. Né en 1939 dans le Kentucky, d'abord reporter sportif, il devient correspondant aux Caraïbes du *New York Herald Tribune*. Il écrit des romans qui restent inédits. C'est alors un jeune homme « plein d'avenir ». Mais en 1965, au moment de l'explosion musicale, du ras de marée des drogues, du rêve utopique, il renonce à eux, est littéralement absorbé par eux. En 1967, il publie la *Saga étrange* et terrible des bandes de hors-la-loi à moto, entrée aussitôt dans la collection des classiques Penguin. En 1970, jouissant d'une aura légendaire, il entre à la rédaction de *Rolling Stone*.

C'est dans deux numéros de *Rolling Stone* que paraissent « Pour et contre Las Vegas », qui porta l'auteur au premier rang de la contre-culture. Deux ans plus tard, il publiait *Peur et dégoût sur les pistes de la campagne présidentielle*, série d'articles incendiaires où il parvient à ce que son préfacier appelle « le plus ultra du nouveau journalisme » : utiliser les critères et les modes d'expression d'un groupe culturel minoritaire et marginal pour traiter d'un problème majoritaire et dominant.

Devenu le « maboul en chef de la nation », Hunter S. Thompson ne tarda pas à se brouiller avec *Rolling Stone*. Depuis il fait

● LA « BEAT GENERATION » fait un retour en force dans les librairies françaises. Vient de paraître deux livres de Neal Cassady : « On ouvert, cœur ouvert » (éd. Bourgois) et « Tyranus Rex » (éd. P. J. Oswald) : un gros volume de poèmes de Gary Snyder : « L'Amère-pays », suivi de « Amère-pays » (éd. P. J. Oswald) ; un récit de Neal Cassady : « Fils de clochard » (P. J. Oswald), et la réédition du grand poème d'Allen Ginsberg : « Howl » (Bourgois). Tous ces ouvrages, sauf « Fils de clochard », sont réédités par la collection « Un essai d'Alain W. Watts leur fait escorte » (P. J. Oswald).

retraite dans le Colorado, retraite dont il est sorti pour apporter son soutien à Jimmy Carter. Dans la grande nature américaine, sans doute continue-t-il à s'absorber dans sa grande obsession : « Ce qui a bien pu advenir du rêve américain. »

Le rêve américain est fracassé. La frontière ne recule plus, ne peut plus reculer. L'océan Pacifique a condamné la population migrante des chariots à se sédentariser, à mettre des costumes et des cravates, des vêtements urbains. Mais depuis l'effondrement du mythe, chaque génération fournit son contingent de rebelles. C'est Neal Cassady, c'est Jack Kerouac. C'est toute une jeunesse qui ne trouve d'issue à son angoisse, à sa fièvre, à sa nostalgie, que dans la *défonce* : drogues, pop music, rythmes du rock. Comme on ne peut plus avancer, on tourne en rond à l'image de ces motards qui participent à l'extravagante course sans spectateurs et sans fin, le « Mint 400 », une course « à vide ».

Ce « Mint 400 » est un épisode parmi d'autres d'un livre qui ne cesse de les accumuler au point de faire surgir la vision d'une société totalement paranoïaque. Le ton est donné dès le départ quand le narrateur et son avocat s'ébranlent dans une énorme Chevrolet rouge dont le coffre est bourré de sacs de « herbe », de pastilles de mescaline, de feuilles d'acide-buvard, d'une demi-saïette de cocaïne, d'une « galaxie » de remontrances, tranquillisants, d'un demi-litre d'éther, de deux douzaines d'ampoules de nitrite d'amyle, sans oublier quelques autres habiletés susceptibles de faire planer les deux héros.

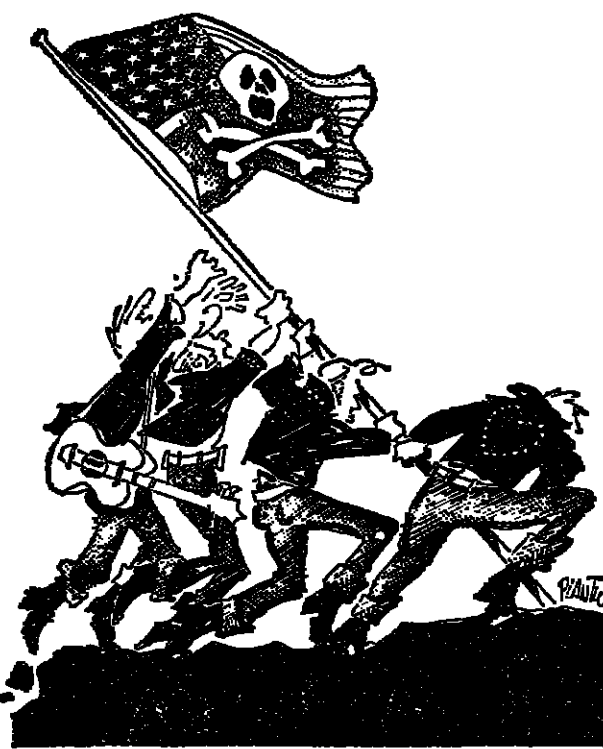
Ainsi commence une fantastique randonnée, une errance joyeuse et loufoque, ponctuée de moments d'angoisse, de peur et de fureur, de délices, de grosses farces, de minables plaisanteries. Ce « Mint 400 », que le narrateur-journaliste est venu « couvrir », n'est qu'une réduction de notre monde plein de paranoïaques, dont les journaux, les rencontres, le spectacle sans cesse renouvelé,

lui confirment l'existence. Les fracas de la guerre du Vietnam, les râles des victimes d'overdoses viennent se mêler aux rugissements des énormes machines.

Cette « équipée sauvage au cœur du rêve américain », l'auteur l'a placée sous le signe d'une lapidaire formule : « Celui qui se fait bête se débarrasse de la douleur d'être homme. » Il arrive que la bête tue pour mieux se tuer, dans un vertige, un maëlström refermé sur lui-même. Il arrive aussi que la bête éprouve sucoombe, laissant l'homme et sa douleur sur une terre où il est alors contraint de regarder par-delà les ruines fumantes du rêve fracassé — un rêve libérateur et aliénant à la fois, — et de redevenir un « homme en marche », ni pionnier ni motard fou.

ANDRÉ LAUDE.

* LAS VEGAS PARANO, d'Hunter S. Thompson, traduit et préfacé par Philippe Mikriammas. Collection « Olf », Editions Henri Veyrier, 229 p., 30 F.



(Dessin de PLANTU.)

LES ROLLING STONES ONT PRIS UN COUP DE VIEUX

● Si Gertrude Stein était encore de ce monde, elle aurait un travail fou...

RIEN ne vieillit plus vite que ce qui est nouveau. Le gothique tient toujours, mais le néo ? En philosophie, c'est pareil : Kant et Hegel sont encore debout, tandis que personne ne se souvient de Jamblique ou de Caïre. Et ce journaliste, l'est-il encore autant qu'on dit, nouveau ? On a traduit les livres avec cinq ou six ans de retard. Tom Wolfe fait déjà démodé, décati même : Hunter S. Thompson, avec sa « dégingue » bréviditaire, doit s'en aller, comme un vieux punk. Nixon, la pop, *Rolling Stone*, c'est aussi loin que Hoover, le racisme et *Esquire*. Le fils de Sam épileptique Charles Manson, Robert de Niro effrayé Elliot Gould. Une Amérique sans paix et sans amour va naître, avec un paquet de Kleenex comme étendard.

Tous les tics

Le livre-reportage de Robert Greenfield se lit donc avec un brin de nostalgie. Il raconte un épisode légendaire de la saga des Pierres qui roulent, leur tournée aux U.S.A. en 1972, avec les trucs du journalisme autrefois nouveau : s'accrocher aux stars, recueillir manuellement tous les détails, gonfler l'événement au maximum. Avec plus de brio, David Dalton en fit autant pour James Dean, en écrivant une biographie hyperréaliste et un tout petit peu paranoïaque.

D'un palace l'autre, en limousine ou en jet, les Stones, zombies ou Marx Brothers, font le boulot. On a décrit mille fois les idoles et leur cour, les « groupes », ces filles, souvent très jeunes, qui veulent « se faire » les chanteurs, les milliers de corps

gonflés à bloc qui éclatent dans les concerts, le côté dément et morne de ces cavalcades. Greenfield n'en perd pas une miette ; il nous révèle même que Truman Capote, venu pour faire le récit de la tournée, n'a pas été du tout inspiré.

Ce livre de quatre cents pages nous en apprend moult sur l'Amérique qu'une seule de Burroughs bien lue. Sans doute parce que Greenfield n'est pas un artiste. Il a pris tous les tics de son époque, alors qu'il faut les oublier ou créer les siens propres. Les conseils que donne Hemingway à la fin de *Mort dans l'après-midi* sont-ils dépassés ? « La grande chose, c'est de durer, de faire son travail, de voter, d'entendre, d'apprendre et de comprendre ; et d'écrire lorsqu'on sait quelque chose, et non avant ni trop longtemps après. » Si Gertrude Stein était encore de ce monde, elle aurait un travail fou.

RAPHAEL SOLIN.

* S.T.F. A TRAVERS L'AMÉRIQUE AVEC LES ROLLING STONES, de Robert Greenfield. Humanoïdes associés. Speed 17. Traduit de l'américain par Philippe Fargnoux, 394 p., 40 F.

Le Monde de l'éducation
NUMÉRO DE JUIN-JUILLÉ-AOÛT
● LE PALMARÈS 1977
DES UNIVERSITÉS
Lettres - Sciences - Sciences sociales et humaines - Médecine à Paris - Classes préparatoires.
Le n° : 5 F.
EN VENTE PARTOUT

« UNE TRAGÉDIE A WEST REDDING »

● Un rédacteur en chef tue sa famille et se suicide.

« D'ANS cet instant qui précède le lever du jour, je me suis étendu sur le dos, c'est aujourd'hui que tu vas prendre ton fusil et te tirer une balle dans la tête après avoir tué Miriam, Tony, Alex et Sheila. » Mince par minute, la dernière journée d'un homme et de sa famille condamnée à mort. Pourquoi et par qui ? Qui est le coupable et qui est l'ennemi ?

Milieu aisé (vieille maison du Connecticut construite en 1793), intellectuel (ancien journaliste au *New York Times*, rédacteur en chef d'une des revues scientifiques les plus sophistiquées de l'Est), bourgeois (épouse éduquée à Radcliffe, nombreux voyages en Europe, contacts réguliers avec l'Establishment).

6 heures. — Paul se glisse dans la chambre de son épouse, la pénètre, puis lui tend trois Kleenex, à sa demande, comme d'habitude.

7 h. 12. — Le train de banlieue à destination de Grand Central. Alerte à la bombe. Pouille, New York en état de siège depuis cent ans. Une ville à bout de nerfs qui échappe à la poignée d'hommes qui croient la diriger.

10 h. 05. — Le bureau. La secrétaire. Le courrier. « Je suis déçu par mes enfants. Je présume que tous les pères le sont. »

10 h. 17. — Premier rendez-vous. Son ami Rosenthal lui propose un article sur les camps d'extermination. « Depuis la fin de la guerre, le monde s'efforce d'agir comme les nazis, en éliminant seulement les uniformes SS. » Et encore : « Dans certaines circonstances, un homme qui sent qu'il n'est plus capable de la protéger peut exterminer sa famille pour préserver d'un plus grand mal. »

13 h. 30. — Le fantasme qui nous maintient en vie. Deux heures avec cinq filles dans un bordel de l'East Side. « Un trem-

blème. C'est un vaste campement autour de la ville : les *facettes* de Rio, les *ranchitos* de Caracas. C'est tout ce qui est exclu de la richesse et qui en rêve.

Quand on est né de ce grouillement, il faut en sortir. Et vite. Un seul moyen de sélection : la force. Une seule manière d'extérioriser cette force : la violence. Une seule méthode pour assurer sa protection : la bande.

On est nombreux. On n'est pas sûr de l'emporter. Alors on veut profiter, tout de suite, de ce que la vie peut apporter : l'amour, le confort. On vole. On « casse » un peu. On pratique la liberté sexuelle. Toutes les filles. Tous les garçons. Le grand rodo. En un seul soir. On n'est pas contre la société. On veut s'y faire une place. Et on n'a pas d'autre ressource que celle-là.

La police ne s'y trompe pas. Elle vous laisse faire. Vous êtes l'encadrement de demain. Votre désordre est un garant de l'ordre. Vous faites régner votre loi. Mais c'est une loi. Tant que vous terrorisez les adultes, ceux-ci ne pensent pas à se révolter, ni à s'inscrire au syndicat.

Vous êtes racistes. Vous vous battez contre les « sales types » (ce sont les « colored men »), vous sembleriez, mais en plus fauchés, en plus déshérités. Vous êtes contre le « milieu » (vos filles sont des amoureuses, pas des putes), contre les délinquants (ils « tringuent » pour de bon), contre les hippies (ceux-là rejettent la société et ils se droguent). Vous êtes contre la drogue : (ça démolit, ça détruit). Vous n'êtes pas contre les pédés. Mais vous n'êtes pas pédés. Enfin, pas tout à fait.

Tant de vertus civiques trouveront leur récompense. Chris deviendra une vedette du rock. Milan, une vedette tout court. Davy sera « cover-boy ». Et Jo, le chef, moniteur du club municipal de boxe, chargé de la rééducation des délinquants. La preuve que vous êtes de bons citoyens : ce sont les filles qui vous choisissent. Chacun pour sa chacune. Finies, dès lors, la bande et la rue. Maintenant, c'est le foyer et le F.

Christian Lacroix, pour évoquer cette vérité à facettes d'une technique avertie. Il a lu le

Faulkner de *Tendris* que j'apprécie, Steinbeck, Caldwell, mais aussi Shakespeare et Alain Fournier. Chacune de ces facettes est reliée au exotisme par l'un des membres de la bande. Et cela exige plus d'art, plus de subtilité, qu'une lecture rapide ne le laisserait supposer. Car si le vocabulaire est le même et l'expérience commune, la sensibilité, elle, est différente. Et la coupe de la phrase, son rythme, son « coulis », s'en ressentent. Kadidja, la belle Arabe militante qui croit à la lutte des classes, à la Révolution, ne s'exprime pas de la même manière que Marie-Jo, la provocatrice, qui aime montrer ses cuisses belles, ou Evelynne, l'astre illuminé par l'amour. Et Chris, le rocker, qui prend son pied dans la musique, n'a pas les mêmes délirantes hallucinations et lancements que Harvey, le drogué-pourvoyeur, impuissant et suicidaire.

Ce qui les réunit, dans le langage, c'est l'absence de négation (« non, j'en ai assez », etc.), la répétition. La répétition, parce qu'on se cherche, parce qu'on s'exprime difficilement. L'absence de négation, parce qu'on veut s'affirmer et qu'il faut aller vite.

A quoi rêve-t-on le samedi soir, dans les banlieues tentaculaires ? ... A ce à quoi ont rêvé les adolescents de tous les temps.

A Rome et Juliette, au grand Meaulnes, aux songes qui font lever les nuits d'été, sur les cubes de béton et de lumières.

PAUL MORELLE.

* SAMEDI SOIR, BANLIEUES DE MESS REYES, de Christian Lacroix. Henri Veyrier, Les Singuliers n°, 229 p., 35 F.

Les Mémoires d'un vieux dégueulasse

● Bukowski, le grand écorché, raconte son désespoir.

Il est des textes frénétiques que l'on approche avec précaution. Les proses imprécatoires de Charles Bukowski sont de ceux-là. Voici donc en France le nouvel « underground » américain, son bruit, sa fureur, réveillant un public qui commençait à oublier les Ginsberg et les Kerouac.

Lorsqu'il arrive aux États-Unis, Bukowski, né à Allemagne en 1920, est encore un enfant. Plus tard, il entre en conflit avec son père et choisit la marginalité. Il hésite entre plusieurs emplois subalternes et devient, finalement, postier. Seulement voilà, Bukowski écrit, et pas du tout à la manière de Mark Twain, auteur favori de son père. Étrange postier qui prend l'habitude de lire ses textes corrosifs, textes de virilité et de bile, devant un auditoire de hippies fascinés. Sartre, Genet, remarquent ses poèmes. A la fin des années 60, Bukowski, grand admirateur de Céline, devient le collaborateur d'un journal « souterrain », l'*Open City*. Aujourd'hui, nous l'avons devant nous, la cité est ouverte : il est devenu un auteur à succès dont raffolent les étudiants et les filles de la grande bourgeoisie.

Justaposition intelligente de courtes nouvelles, de chroniques et de réflexions, souvent perliées, sur l'art, sur la société, sur la littérature, les *Mémoires d'un vieux dégueulasse* choquent, blessent, racontent le même désespoir : solitude lancinante des grandes villes américaines, névroses assassines, pulsions suicidaires, se succèdent dans une atmosphère délétère où les relents de bière et de whisky se mélangent.

Henry Miller, que par ailleurs Bukowski déteste, nous avait déjà habitués à un verbe de langage. Chez ce dernier, qui se définit lui-même comme « un vieux mec avec des histoires cochonnes », cette verbe vient franchement entraver. Seule une lecture attentive nous permet de déceler, au-delà des éruditions et des borboyrages, le grand écorché. Tristes copulations, euphories grâbles, nostalgies et tendresses inavouées (ah, son amour pour les grosses), c'est cela Bukowski et peut-être un peu plus. Ses *Contes de la folie ordinaire* paraîtront au Sagittaire en septembre.

EDGAR REICHMANN.

* LES MÉMOIRES D'UN VIEUX DEQUEULASSE, de Charles Bukowski, traduit de l'américain par Philippe Garnier. Les Batailles associées, L.F. Editions, 229 p., 32 F.

PIERRE DOMMERGUES.

* L'ENNEMI NATUREL, de Julian Barwick. Seuil, trad. de l'américain par Anne de Vogüé, 192 p., 35 F.

OFFRES D'EMPLOI	La ligne 10	La ligne 12
"Placards encadrés" 2 col. et + (la ligne colonne)	40,00	45,76
DEMANDES D'EMPLOI	42,00	48,04
CAPITAUX OU PROPOSITIONS COMMERC.	9,00	10,29
	70,00	80,08

ANNONCES CLASSEES

L'IMMOBILIER	La ligne 10	La ligne 12
"Placards encadrés"	26,00	32,08
Double insertion	34,00	38,88
"Placards encadrés"	40,00	45,76
L'AGENDA DU MONDE	28,00	32,08

REPRODUCTION INTERDITE

offres d'emploi offres d'emploi

Nous sommes un important Groupe et nous souhaitons nous attacher des

ingénieurs

débutants ou quelques années d'expérience
diplômés d'une Grande Ecole

(X, Centrale, Télécom., Supélec, Sup. Aéro, A.M.,...
double diplôme - X, Télécom... - très apprécié)

SI vous êtes ambitieux.

SI vous voulez prendre très vite des responsabilités (techniques, humaines, en Etudes ou en Production).

SI vous souhaitez travailler dans les Techniques de pointe (électronique, micro-mécanique, optique...).

Alors, téléphonez dès aujourd'hui (de 9H à 12H - 14H à 17H30)
au 296.02.90 poste 221

La Faculté de Médecine et de Pharmacie de RABAT organise UN

CONCOURS DE MAITRISE D'ASSISTANT DANS LES SCIENCES CLINIQUES ET FONDAMENTALES à partir du 15 Janvier 1978.

Les candidats de nationalité marocaine doivent adresser leur demande à LA FACULTE DE MEDECINE et de PHARMACIE de RABAT Boite Postale n° 764 RABAT-AGDAL avant le 30 Septembre 1977.

G.I.S.

GESTION INFORMATIQUE SYSTEME

recrute immédiatement

ANALYSTES PROGRAMMEURS

(RAY. AP. 33)

Assembleur 370 et PL 1 apprécié

JEUNES DIPLOMÉS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

(RAY. 1A 11)

Envoyer C.V. détaillé : 48, rue du Ranelagh, 75016 Paris, ou téléphoner au 224-58-00.

Importante Société de Biens d'Équipement

située à VILLIERS-LEZ-LAVALLÉE (78) recherche

AGENT DE PUBLICITÉ (H. ou F.)

Chargé de :

- Préparation d'éditions (notices, brochures, dépliants...)

- Préparation des manifestations publicitaires (expositions, etc.)

- Envoi publicitaires

- Tenue de la photothèque et de la documentation publicitaire.

Les candidats devront avoir une formation supérieure au BAC et une bonne connaissance de l'anglais.

Adr. C.V. et présent, sous réf. 962/M à SWEETS, B.P. 269 - 75243 Paris Cedex 09, qui transmettra

UNIVERSITÄT ZÜRICH

Amf den 16. April 1978 ist die ordentliche

MUSIKWISSENSCHAFT

wieder zu besetzen.

Voraussetzung für die Bewerbung ist die Habilitation oder eine vergleichbare Qualifikation.

Bewerbungen mit Lebenslauf und Schriftzeugnis sind bis 15. Oktober 1977 zu richten an:

Dekanat der Philosophischen Fakultät I der Universität Zürich, Bäumli-71 CH-8006 Zürich.

AMBASSADE DU GABON PARIS recherche

PROFESSEURS

ADJOINTS - AUXILIAIRES - TITULAIRES d'éducation physique et sportive ainsi que des

ENTRAINEURS FÉDÉRAUX

3^e degré toutes disciplines pour servir au Gabon

Personnes intéressées par cette communication, prière faire parvenir candidatures au Service Culturel, AMBASSADE DU GABON, 21 bis, avenue

Bachelier 75016 Paris, tél. 855-44-41 ou informations complémentaires leur seront données pour constitution

dossier, mise en route rapide. Curriculum vitae et spécialité enseignée souhaités dans réponse

GROUPES MINIER PRIVE

Pour ses Mines métalliques souterraines au MAROC

Méthodes et équipements modernes

CHEF DE SERVICE MINE

Ingenieur 10 à 15 ans d'expérience minière.

Mission : Commandement et animation de l'encadrement et du personnel fond.

Responsabilité des programmes de production et de travaux neufs.

Recherche d'améliorations techniques et de méthodes nouvelles

POSTE STABLE BIEN REMUNERE

Adressez C.V. détaillé à « SELESTEC », Conseil en recrutement, 61000 Strasbourg Cedex

Référence 743. Discretion assurée.

COLLABORATEUR grand standing pour contacts haut niveau.

Post. sal. importants. 928-19-30.

RECHERCHER (ORGANISME D'ETAT)

TECHNICIEN

diplômé STS en IUT

Déposé obligations militaires.

Pour contrôle et suivi de la documentation de gestion des matériels électroniques.

Ecrire avec C.V. au Service du Personnel, Fort d'Issy, 18, rue du Dr-Zimmerman, 75123 Issy-les-Moulineaux.

IMPORTANTES SOCIÉTÉ

recherche

JEUNE E.C.C.

pour la

COMPTABLES et FINANCIERS.

Ecrire avec C.V., prétentions, à M. LALLEMAND, 12, rue

des Terres, 92200 BAGNEUX.

J.F. S.T.S. SECRETARIAT

TRIL. ANGLAIS, ALFMAND

recherche POSTE

SECRETARIAT

BEG. INDIFFER. Libre suite.

Ecr. à 75243 Paris Cedex 09, 12, rue

des Terres, 92200 BAGNEUX.

information divers

POUR

TROUVER

UN

EMPLOI

Le CIDEM (Centre d'information sur l'emploi, association

à but lucratif) propose

GUIDE COMPLET (228 pages)

Extraits de semestres

● Les 3 types de C.V. - rédaction, exemples, erreurs à éviter

● La graphologie et ses pièges

● 12 méthodes pour trouver l'emploi désiré - avec plans d'action détaillés.

● Réussir entretiens, interviews.

● Les bonnes réponses aux tests.

● Emplois les plus demandés.

● Vos droits, lois et accords.

Pour informations, voir CIDEM, 6, sq. Montigny, 75 La Chapelle

Recherche pour

AFRIQUE NOIRE

UN INGENIEUR

Pour assurer en second le

contrôle des travaux de

génie civil d'un chantier

hydro-électrique comportant

un barrage en remblai et des

ouvrages souterrains.

Expérience professionnelle

d'une dizaine d'années

nécessaire.

Disponibilité rapide

Indispensable.

Logement en famille

et véhicule assurés.

Adressez C.V. à n° 32.614,

CONTEXTE PUBLICTE.

20, avenue de l'Opéra,

75040 PARIS CEDEX 01.

capitaux ou

propos. com.

Accueillir, écouter, conseiller p.

vos proj. Service Financier

10, pl. Gare, case 867, CH 1001

Paris. Tél. 222-27-22 ou 1001

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

22-27-22 ou 1001 CH 2480

L'immobilier

appartements vente

Paris

Rive droite

MADELINE Propriétaire

vend

département de la Seine, 1^{er} arr.

3 P. Poss. prof. lib. 724-95-75.

de 10 à 12 h 30 et 15 à 17 h.

MONTEAU Immeuble standing

210 m² environ

2 chbres de serv.

Poss. prof. lib. 1.000.000 F.

Tél. 266-16-45

SAINT-MAUR

près R.E.R. LE PARC

Beau 4/5 pers. 125 m² 4 ét.

1 conc. dans imm. pierre de

taille récent, 2 salles de bains,

2 w.c., 4 pièces, 120.000 F.

Prix 470.000 F. - S.N.C.M.

13, rue André-Bollier,

94 Saint-Maur - 93-41-74

LE VESINET CENTRE

P. 40 m² 2 pièces, 2 p.

40 m² 2 pièces, 2 p.

Ag. Terrasse, Vesinet, 978-45-40

SAINT-MAUR

près R.E.R. LE PARC

Beau 4/5 pers. 125 m² 4 ét.

1 conc. dans imm. pierre de

taille récent, 2 salles de bains,

2 w.c., 4 pièces, 120.000 F.

Prix 470.000 F. - S.N.C.M.

13, rue André-Bollier,

94 Saint-Maur - 93-41-74

VERSAILLES

STAND. CALME, tr. beau c.

parc, vue tennis

Tél. 266-16-45

PROVINCE

HYERES-LES-PALMIERS (Var)

Pl. centre, face jardins du

Casino, petit immeuble en con-

struction, 22 logements + loge-

ment de suite, 2.4 pièces, pi-

èces, tennis, piscine, garage

privé, 11 à 14. Chauffage

individuel. Garantie bancaire.

Prix moyen 3.000 F le m².

S.C.I. LE NEPTUNE

2, rue Pierre-Brossolette,

83400 HYERES, T. (04) 65-14-16

CANNES, Calme, luxe, habita-

tion, vue sur mer, 3.4 pièces,

pièces, tennis, piscine, garage

privé, 11 à 14. Chauffage

individuel. Garantie bancaire.

Prix moyen 3.000 F le m².

S.C.I. LE NEPTUNE

2, rue Pierre-Brossolette,

83400 HYERES, T. (04) 65-14-16

CANNES, Calme, luxe, habita-

tion, vue sur mer, 3.4 pièces,

pièces, tennis, piscine, garage

privé, 11 à 14. Chauffage

individuel. Garantie bancaire.

Prix moyen 3.000 F le m².

S.C.I. LE NEPTUNE

2, rue Pierre-Brossolette,

83400 HYERES, T. (04) 65-14-16

CANNES, Calme, luxe, habita-

tion, vue sur mer, 3.4 pièces,

pièces, tennis, piscine, garage

privé, 11 à 14. Chauffage

individuel. Garantie bancaire.

Prix moyen 3.000 F le m².

S.C.I. LE NEPTUNE

2, rue Pierre-Brossolette,

83400 HYERES, T. (04) 65-14-16

CANNES, Calme, luxe, habita-

tion, vue sur mer, 3.4 pièces,

pièces, tennis, piscine, garage

privé, 11 à 14. Chauffage

individuel. Garantie bancaire.

Prix moyen 3.000 F le m².

S.C.I. LE NEPTUNE

2, rue Pierre-Brossolette,

83400 HYERES, T. (04) 65-14-16

CANNES, Calme, luxe, habita-

tion, vue sur mer, 3.4 pièces,

pièces, tennis, piscine, garage

privé, 11 à 14. Chauffage

individuel. Garantie bancaire.

Prix moyen 3.000 F le m².

S.C.I. LE NEPTUNE

2, rue Pierre-Brossolette,

83400 HYERES, T. (04) 65-14-16

CANNES, Calme, luxe, habita-

tion, vue sur mer, 3.4 pièces,

**Peugeot : injection et boîte cinq vitesses
sur la 604 et le coupé 504 V6**

● 604 : la gamme comprend deux berlines, la SL et la TL. Cette dernière est une surprise puisque Peugeot adopte, trois ans après Volvo, l'injection sur le moteur PRV. Ainsi équipée, le six cylindres développe 144 ch DIN à

GUY BROUZY.

coléité, tandis que le
nord-ouest et le
fort.
l'ouest, le ciel sera variable-
ment nuageux. Des
seurs seront accompagnées
près-midi au soir. Du
nord-est, des brouillards
disparaîtront assez
de brume sur le Sud-
des pluies assez abon-
dantes arrivent en fin de

Sur l'ensemble du pays, les tem-
pératures demeureront relativement
basses pour l'époque.
Températures (le premier chiffre
indique le maximum enregistré à
cours de la journée du 17 août ; le
second le minimum de la nuit du
17 et 18) : Alsace, 24 et 20 degrés ;
Biarritz, 21 et 14 ; Bordeaux, 22
et 14 ; Brét, 21 et 14 ; Caen, 22
et 9 ; Cherbourg, 20 et 10 ; Clermont-
Ferrand, 17 et 8 ; Dijon, 20 et 15 ;
Grenoble, 16 et 11 ; Lille, 20 et 13 ;
Lyon, 20 et 12 ; Marseille, 23 et 20 ;
Nantes, 19 et 12 ; Paris, 19 et 12 ;

Veuillez avoir l'obligeance de
rédiger tous les noms propres en
capitales d'imprimerie.

REPRODUCTION INTERDITE

WELME MERTIG, vendeuses
nettes à restaur. sur 2 ha, pleine
culture, climat doux, ensol., vue
mer. Px 80.000. (91) 73-67-55.

MOULIN RENOVE
nd confort, piscine, 50 km.
Paris autoroute. Renseignem.
SEVIN à COMPIEGNE.

Participation aux frais.

J PIERRE ET ANNE
254-63-76.

Abstract

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

2. AMÉRIQUES
3. EUROPE
3. ASIE
3. PROCHE-ORIENT
4. AFRIQUE
4. DIPLOMATIE
- 4.6. POLITIQUE
6. ÉQUIPEMENT
- 6-7. JUSTICE
8. ÉDUCATION
8. LE MONDE DE L'ÉTÉ
- FEUILLETON : Les Envoyés, par Witold Gombrowicz.

LE MONDE DES LIVRES

Pages 9 à 11

LE FEUILLETON de Jacqueline Placier : Les Mémoires d'Armand.

DEUX VOIX DES TROPIQUES : Sylvain Eschard et Xavier Orville.

SCIENCE HUMAINE : Entre la mort et la douleur.

CONTRIBUTEURS : Les derniers « desperados ».

- 12-13. ARTS ET SPECTACLES
15. AUTOMOBILE
16. LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

LIRE ÉGALEMENT

RADIO-TELEVISION (13)

Aujourd'hui (14) : 14h, 15h, 16h, 17h, 18h, 19h, 20h, 21h, 22h, 23h.

Demain (15) : 14h, 15h, 16h, 17h, 18h, 19h, 20h, 21h, 22h, 23h.

Auteur d'un livre sur la C.I.A.

M. PHILIP AGÉE

EST REFOULÉ DE FRANCE

M. Philip Agée, ancien agent de la Central Intelligence Agency, sur laquelle il avait, il y a deux ans, écrit un livre, a été interpellé dans la soirée du 17 août par la police de l'air et des frontières de la gare maritime de Boulogne-sur-Mer et s'est vu notifier selon le ministère de l'Intérieur « une mesure d'expulsion définitive de France ». M. Agée résidait depuis environ trois semaines à Paris, et il était venu à Boulogne pour accueillir une amie, Mme Angèle Camargo-Selva, arrivant de Grande-Bretagne, cette dernière a été de son côté retenue quelques temps par la police avant d'être relâchée.

M. Agée a pour sa part, été conduit à la frontière belge.

Le ministère de l'Intérieur précise, ce jeudi 18 août, que la présence de l'ancien agent secret « est jugée indésirable sur la scène française en raison de ses activités passées et des conséquences que certaines de ses activités présentes ont susceptibles d'entraîner sur les relations que la France entretient avec certains pays amis. Il a d'ailleurs fait l'objet, en novembre 1976, d'une mesure d'expulsion du Royaume-Uni ».

Agent pendant douze années de la Central Intelligence Agency, qu'il devait quitter pour des raisons de sécurité nationale, M. Philip Agée, installé en Angleterre depuis 1972, avait raconté son expérience dans un livre paru aux éditions du Seuil, en 1976, sous le titre *Journal d'un agent secret*. A travers quelques exemples vécus en Amérique latine, il y dénonçait la C.I.A. comme un agent privilégié de l'impérialisme américain, qui agissait de manière occulte pour installer ou maintenir au pouvoir des régimes favorables aux États-Unis.

LES PRIX DU JOUR

POMMES DE TERRE
Rég. parisienne, 35 mm vrac
0,45 à 0,65 F le kg

TOMATES RONDES
Ouest ou Midi, col. 57-67
2,65 à 3,65 F le kg

PÊCHES JAUNES
Rhône ou Midi, Col. 1, col. B
4,60 à 5,60 F le kg

LAITIUES
0,70 à 0,90 F pièce
Prix variables en région parisienne

Secrétariat d'Etat à la Consommation
Conseil Régional de Paris

POMMES DE TERRE
Rég. parisienne, 35 mm vrac
0,45 à 0,65 F le kg

TOMATES RONDES
Ouest ou Midi, col. 57-67
2,65 à 3,65 F le kg

PÊCHES JAUNES
Rhône ou Midi, Col. 1, col. B
4,60 à 5,60 F le kg

LAITIUES
0,70 à 0,90 F pièce
Prix variables en région parisienne

Secrétariat d'Etat à la Consommation
Conseil Régional de Paris

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

M. Giscard d'Estaing a tenu une réunion de travail avec les responsables agricoles de la Meuse

De notre envoyé spécial

Verdun. — Le président de la République est arrivé jeudi matin 18 août à l'usine Lactosérum-France de Baleyvaux, près de Verdun (Meuse). Accueilli par M. Paul Roustang, président-directeur général de la société, M. Giscard d'Estaing a rapidement visité l'usine qui collecte le « petit lait » des cinquante-cinq usines fromagères de la région et en tire divers produits dérivés.

Dans son discours de présentation, M. Roustang a remercié le ministre de l'Agriculture pour les décisions qu'il a prises en ce qui concerne les producteurs laitiers et souhaité la création d'un groupe de travail rassemblant d'une part les groupements Promolait et Lactosérum et d'autre part les industriels concernés par ce domaine, afin de développer les exportations et d'équilibrer le marché.

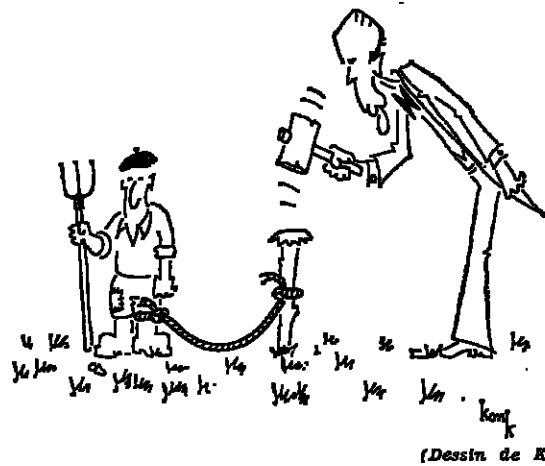
M. Roustang a souligné que la situation actuelle du marché et le niveau des prix de revient aboutissent à ce que les producteurs de lait ne reçoivent pratiquement aucune rémunération pour le lactosérum qu'ils fournissent aux sociétés traitantes.

Après la visite de l'usine, M. Giscard d'Estaing, qui était accompagné de MM. Pierre Méhaignerie et Jacques Blanc, respectivement ministre et secrétaire d'Etat à l'Agriculture, a gagné la coopérative agricole de Bras-sur-

Le chef de l'Etat dans les Hautes-Alpes le 23 août

M. Giscard d'Estaing se rendra dans les Hautes-Alpes, mardi 23 août, pour une visite consacrée à l'étude des problèmes de la montagne, a annoncé M. Lecat, porte-parole de la présidence de la République. Le chef de l'Etat se rendra d'abord sur la commune de Peloux et parcourra à pied le plateau d'Allevard, puis il se rendra à la Maison du Parc naturel des Ecrins, où il prononcera un discours de trois quarts d'heure devant les maires et les conseillers généraux du département.

Ce jeudi 18 août, le président de la République devait visiter le département de la Meuse, où il doit évoquer les problèmes agricoles.



(Dessin de KONE.)

M. Raymond Barre en visite à Montpellier

L'opposition dénonce le caractère « purement électoraliste » du voyage du premier ministre

De notre envoyé spécial

Montpellier. — Poursuivant son tour de France des régions les plus touchées par le chômage, afin de contrôler personnellement sur le terrain l'application des mesures prises par le gouvernement pour favoriser l'emploi, M. Raymond Barre s'est rendu, jeudi 18 août, à Montpellier (Hérault), capitale régionale du Languedoc-Roussillon, où il a présidé, comme il l'avait fait le 9 juillet à Rouen et le 5 août à Quimper, une réunion du comité départemental pour la promotion de l'emploi.

Le premier ministre a eu, le matin à la préfecture, un échange de vues « direct et franc » avec les principaux fonctionnaires départementaux, les représentants des compagnies consulaires et les délégués des syndicats patronaux.

Figurant à l'ordre du jour de cette séance de travail, non seulement les problèmes de l'emploi, mais aussi les conséquences de la sous-industrialisation et de la crise viticole qui caractérisent l'économie de cette région, dont M. Jean-Pierre Fourcade, ministre de l'Équipement et de l'Aménagement du territoire, disait, le vendredi 5 août, qu'elle « risque de suivre, si l'on ne fait rien, le processus incertain de la Bretagne des années 50 ».

En Languedoc-Roussillon, le taux de chômage dépasse, en effet, nettement la moyenne nationale.

Les syndicats C.G.T., C.F.D.T. et FEN ont manifesté leur hostilité à la politique économique et sociale du gouvernement en refusant l'audience que le premier ministre envisageait de leur accorder, et en organisant des distributions de tracts sur la voie publique. Les militants écologistes ayant constitué en ce but un défilé de voitures à travers la ville. Le parti communiste local s'est associé à cette manifestation.

Pour sa part, la municipalité d'union de la gauche, conduite par un nouveau élu, M. Georges Frêche, député socialiste, a célébré la venue de M. Raymond Barre à Montpellier en installant devant le théâtre, sur la place de la Comédie, un grand panneau intitulé « Statistique officielle de la région ».

MM. Giscard d'Estaing et Barre ont représenté une courbe graphique ascendante de l'augmentation du nombre de chômeurs dans l'Hérault, selon les parits de gauche : 7 117 en 1974, 14 762 en 1976 et 17 028 en 1977.

NOUVELLES BRÈVES

● La Chine est devenue mardi 16 août, le quatre-vingt-dixième membre d'Intelsat, l'organisation internationale de télécommunications par satellite. Elle était la dernière à rejoindre l'organisation, après avoir rejoint les trois stations au sol pour communiquer avec les satellites : deux sont près de Pékin, la troisième est voisine de Changhai. — (A.F.P.)

● Les quatre parlementaires radicaux de gauche de la Corse, estimant que « toute idée de séparatisme, accusée ou camouflée, est condamnée à l'échec », ils ont voté la semaine dernière la démission de leur mandat de députés de la République.

● M. Nicolas Alfonsi et Jean Zaccarelli, députés, et M. Philippi et François Giacobbi, sénateurs, demandent enfin à leurs partenaires socialistes et communistes de tenir une réunion du comité de liaison de la gauche au niveau régional, en présence d'un responsable national de chacune des trois formations.

EN VISITE PRIVÉE A PARIS

Le président de la République de Djibouti s'est entretenu avec M. Giscard d'Estaing des conséquences du conflit somalo-éthiopien

M. Hassan Gouled Aptidon, président de la République de Djibouti, a eu, mercredi après-midi 17 août, un entretien de trois quarts d'heure à l'Élysée avec M. Giscard d'Estaing. Le chef du nouvel Etat, qui fait en France une visite privée, a déclaré à sa sortie de l'Élysée que la conversation avait surtout porté sur la situation dans la Corne de l'Afrique. M. Hassan Gouled assure « n'avoir jamais eu d'inquiétudes » quant au respect de l'intégrité territoriale de son pays, qui est « prêt à faire face à toutes les conséquences de la situation née du conflit somalo-éthiopien ».

Djibouti entend « demander une aide non seulement à la France mais à tous les pays qui sont prêts à l'accorder ». Une assistance financière de l'Arabie Saoudite, où M. Hassan Gouled s'est rendu le 11 août, sera examinée à la fin de septembre et une délégation saoudienne se rendra à Djibouti à cet effet.

Les assurances données par nos deux voisins nous suffisent

déclare au « Monde » M. Hassan Gouled

Affable et serein, M. Hassan Gouled ne paraît nullement ému d'avoir troqué, après tant d'autres, le statut d'opposant colonial contre la suite au Collège et d'être l'escorté motocycliste d'un chef d'Etat en visite à Paris. Sous le regard attentif et vite rassuré de quelques jeunes ministres, il répond à nos questions avec une prudence allant jusqu'à l'esquive. De toute évidence, le nouveau président de la République de Djibouti a peur, si peu que ce soit, d'engager une compromettre une autorité qui lui vient surtout de ses talents de conciliateur et du respect dû à son âge.

« Djibouti est indépendant depuis moins de deux mois et parait, au centre de la zone des tempêtes que constitue la Corne de l'Afrique, un nouvel Etat bien menacé et bien fragilisé... »

« N'exagérons rien. Il est faux de parler, comme on le fait tant, de poudrière. Je dirai seulement que la situation actuelle de l'Afrique orientale est inquiétante et que nous souhaitons ardemment une discussion et un dialogue entre la Somalie et l'Éthiopie pour que la paix revienne dans la Corne. Notre position est la neutralité la plus stricte, en attendant que l'équilibre revienne dans la région. Mais ce n'est pas pour demain... »

« Une partie de votre population est sentimentalement attachée au conflit et a des sympathies pour la Somalie... »

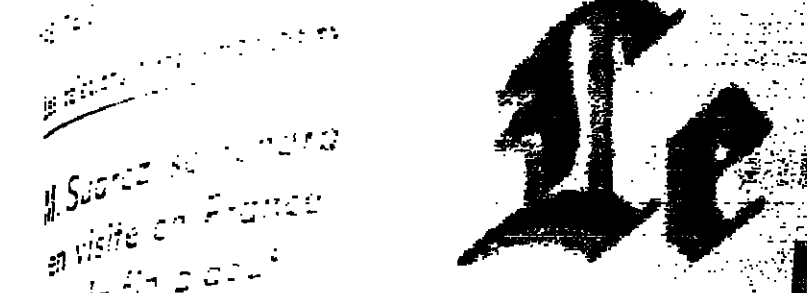
« La population de la République de Djibouti, même si elle a des sympathies, est une réalité à part. En tout cas, personne n'a manifesté sur la voie publique en faveur d'un des belligérants et, à ma connaissance, aucun volontaire djiboutien ne s'est engagé dans le conflit. Les deux Etats en cause nous ont fourni des assurances qui nous suffisent, et notre République est reconnue tant par ses voisins que par la communauté internationale. Notre situation paraît parfaitement stable... »

« Pourrait la guerre non déclarée entre Mogadiscio et Addis-Abeba à des conséquences néfastes sur votre économie... »

« Oui, nous sommes étonnés de la façon dont la guerre ne fonctionne plus et que le commerce du port est affecté. Il ne faudrait pas que la guerre dure trop longtemps... »

« Sur le plan intérieur, dans quelle mesure votre gouvernement a-t-il, par un compromis politique et technique, mis fin aux antagonismes passés et aux déchirements entre Afars et Issas ? »

« Les divisions ethniques et



L'éclat de M. de G à Dar-Es-Salaam

Le fractionnisme appartient à un passé révolu. Toute la population est unie et travaille à consolider l'indépendance. La conciliation est totale et l'ancienne opposition, au sein du gouvernement, collabore étroitement avec moi. Mes anciens adversaires ont deux ministères et occupent une place privilégiée dans les institutions.

« La jeunesse vous trouve trop modéré et certains demandent un « début de répression ».

« Allons donc ! Certains citoyens ont organisé une réunion sur la voie publique sans demande d'autorisation préalable, et toute l'affaire s'est conclue par l'interpellation de deux personnes et leur condamnation à quinze jours de prison. Cela n'a rien d'extraordinaire... »

Les garanties militaires de Paris

« Qu'attendez-vous, monsieur le président, de cette visite à Paris. Avez-vous l'intention d'aborder les modalités de coopération qui ont fait l'objet d'accords en fin de dernier ? »

« Non, je fais là une visite privée et les modalités de la coopération regardent les techniciens. Je viens m'entretenir avec M. Giscard d'Estaing de questions de politique générale et, en quel que sorte, faire le point après notre indépendance... »

« Il est évident que nous avons d'importants besoins, d'autant que nous devons faire face à l'afflux de réfugiés chassés par les combats en Éthiopie et qui sont déjà trois mille... »

« Sur le plan militaire, les garanties assurées par la France vous semblent-elles suffisantes ? »

« Oui, pour le moment, mais une modification éventuelle n'est pas exclue et dépendra de l'évolution de la situation internationale. En tout cas, je n'ai pas l'intention d'aborder ce sujet... »

« Avez-vous arrêté la position de votre Etat à l'égard des nombreux conflits qui déchirent l'Afrique et le Proche-Orient ? »

« Nous allons décider que nous rentrerons dans la ligne arabe et nous comptons poser notre candidature en septembre. Mais notre gouvernement n'a pas encore discuté des problèmes de politique étrangère et je ne peux donc pas, pour le moment, faire état d'une position de Djibouti, quelle qu'elle soit... »

Propos recueillis par P.-J. FRANCESCHINI.

La gauche peut-

BONS RÉSULTATS DU COMMERCE EXTÉRIEUR EN JUILLET

Les résultats du commerce extérieur de la France se sont nettement redressés en juillet. Les chiffres n'étaient pas encore rendus publics jeudi 18 août au soir de manière, mais, d'après nos informations, les exportations avaient pratiquement équilibré les importations en données brutes. En données corrigées des variations saisonnières, le déficit était nettement inférieur à 1 milliard de francs. Sur un an (juillet 1977 comparé à juillet 1976), les exportations ont progressé plus vite que les importations.

Ces bons résultats confirment le redressement de la balance commerciale française, qui amorcé au mois de février, s'était accentué en avril avec des taux de couverture des importations par les exportations d'environ 85 %. Le mauvais résultat de juin, mois au cours duquel de fortes importations de pétrole ont entraîné un déficit de 2,2 milliards de francs, semble donc n'avoir été qu'un accident.

Le numéro du « Monde » daté 18 août 1977 a été tiré à 489 647 exemplaires.

LÉGÈRE REPRISE DU DOLLAR

Le dollar s'est légèrement redressé jeudi matin 18 août sur les places financières internationales après son recul de la veille, mais toujours avec une certaine prudence. Le dollar américain s'est respectivement traité à 4,5230 F (contre 4,5180), à 2,3330 DM (contre 2,3250), à 2,4350 S.F. (contre 2,4300), à 2,4625 Dantons (contre 2,4615) et à 255,50 yens (contre 254,70). Seul le livre sterling s'est bien tenu (1,7485 dollar contre 1,74).

Le franc français a peu varié.

LE PLUS HAUT NIVEAU DE VOTRE CARRIÈRE

Pour le préparer ou l'assumer, nous vous proposons le plus haut niveau des techniques d'expression et de communication.

INSTITUT D'EXPRESSION ORALE
30, cité Trévise, 75009 PARIS
Tél. : 770-52-41

Nous recevons gratuitement sur rendez-vous, de 10 h. à 12 h.

Les cours continuent en juillet-août